

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      *Pagination multiple.*

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

17<sup>e</sup> ANNÉE.—No 846

MONTRÉAL, 21 JUILLET 1900

5c LE No



UNE BEAUTE AMERICAINE



MONTREAL, 21 JUILLET 1900

PUBLIE PAR LA  
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"

42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

Si vous trouvez notre journal intéressant, dites-en un bon mot à vos amis.

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication de notre superbe galerie de portraits historiques. Le premier portrait sera celui de L. J. PAPINEAU.

Nos analyses graphologiques font fureur. Cela est dû au travail consciencieux de notre distingué collaborateur, monsieur P.-O. N., qui est passé maître en science graphologique après de patientes et longues études.

Nous commençons, dans ce numéro, la publication de notre galerie de portraits historiques que nous avons annoncée il y a quelque temps. Comme nos lecteurs pourront s'en convaincre, ces portraits sont véritablement artistiques et peuvent être encadrés avec avantage. Nous en tirerons un certain nombre de copies sur papier fort que nous mettrons en vente ou donnerons en prime prochainement.

Tous les vrais Canadiens-français verront avec plaisir, défiler sous leurs yeux les grandes figures de notre belle et héroïque histoire. Plusieurs de nos gloires nationales seront remises à nouveau dans la mémoire du peuple et cet enseignement pratique lui sera salutaire. Il ravivera son patriotisme et lui démontrera qu'il a raison d'être fier d'appartenir à une race qui a produit un aussi grand nombre d'illustres personnages.

Que tous les patriotes encouragent notre œuvre en la faisant connaître à leurs amis.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES  
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 31 août.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co."

Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

ENTRE - NOUS

Nous sommes loin, loin d'ici, loin de Montréal, loin du Canada, loin de la terre ; nous sommes dans l'espace immense, centre d'un tout sans circonférence, de l'infini, de l'au delà ; nous sommes presque dans le Paradis, dans une sorte de vestibule de ce séjour des élus, un passage, une salle d'attente, un jardin plutôt si vous voulez, mais un jardin si beau, si beau, un séjour si enchanteur que l'on voudrait y rester toujours, n'était cette certitude que le Paradis est des millions de fois plus beau encore.

Un firmament auprès duquel le ciel d'Italie semble une boue infecte ; une lumière si pure, si douce, si pénétrante que notre pauvre soleil fait l'effet d'une chandelle de suif ; des fleurs comme on n'ose pas en rêver ; des parfums, oh ! des parfums de telle nature que celui de la rose paraît une odeur d'égout et puis tant de belles choses que nulle plume humaine ne pourrait les décrire.

Ce n'est pas le Paradis cependant, comme je viens de le dire, ce n'en est qu'une dépendance bien modeste ; un endroit où l'on attend la dernière décision du Grand Juge, du Père Eternel, avant d'entrer définitivement dans le salon du Bon Dieu.

Ne me demandez pas trop de détails, il me serait impossible de vous satisfaire ; ne me demandez pas non plus comment je sais que pareil lieu existe, je ne pourrais vous le dire, mais sachez que le MONDE ILLUSTRÉ étant reçu en toutes régions, a droit d'entrée partout et que c'est par suite de cet ineffable privilège qu'un des représentants a pu pénétrer dans ce charmant séjour.

Ici, tout le monde parle français et rien que français et bien que des gens de presque toutes les nations y soient reçus, de par le mérite de leurs vertus, c'est une règle que tous oublient, dès leur arrivée, leur langue maternelle, et ne parlent que français.

Il paraît qu'il en a été ainsi décidé en haut lieu, la langue française étant la plus claire, la plus harmonieuse et la plus intelligente de toutes les langues.

On devrait bien adopter pareil règlement sur la terre, cela simplifierait beaucoup de choses, mais supprimerait les traducteurs.

Dans ce parc splendide, que l'on pourrait appeler le jardin des approbanistes—ne cherchez pas dans le dictionnaire, le mot n'y est pas, mais tous les Congréganistes le connaissent—la foule est grande, beaucoup de Boers arrivent depuis quelque temps, et voici que sur un banc, causent deux personnes que je suis surpris, mais non étonnés de trouver là, deux assassinés, Mme Cazes et M. Mooney, tombés victimes dans les circonstances que vous savez.

Ceci se passait le 6 du présent mois, de la terre, car là-haut il n'est plus question d'années, de mois ni de quantités.

Les procès des assassins de ces deux malheureux ayant fait beaucoup de bruit au Canada, le représentant du MONDE ILLUSTRÉ tendit une oreille indiscreète et... écouta.

Mme Cazes.—Ainsi, M. Mooney, pas de nouvelles de mon conjoint ni de votre conjointe.

M. Mooney.—Aucune, Madame, mais je vous avoue ne pas trop désirer savoir ce qui se passe là-bas et à moins d'une occasion spéciale, que je ne cherche pas, je ne m'informerai de rien. Votre mari doit être condamné à mort, ma femme aussi, voilà ce qu'il y a de certain. Dubé, le pauvre diable, doit aussi filer un assez mauvais coton, sa corde peut-être, mais c'est encore le moins canaille des trois, en égard à sa jeunesse, son ignorance, etc.

Mme Cazes.—M. Mooney, n'oubliez pas que nous avons pardonné, que nous ne devons avoir aucune mauvaise pensée...

Mooney.—Madame, je ne l'oublie pas, et votre présence, votre infortune, vos beaux yeux, votre...

Mme Cazes.—M. Mooney !!!

Mooney.—... suffiraient pour me ramener à des pensées de pardon, d'oubli, d'amour... pour notre Di-vin Maître.

Mme Cazes.—Que les hommes sont donc méchants ! Le mari, par exemple.

Mooney.—Et les femmes, Madame, les femmes de la terre, bien entendu, la mienne par exemple...

Ils devisaient ainsi des choses de la terre quand un des surveillants vint prévenir Mooney qu'on le demandait au parloir, c'est-à-dire à la grille donnant sur le grand chemin.

—Quelqu'un me demande, dit Mooney, qui donc ?  
—Je ne le connais pas. Il arrive de Québec. Son billet est pour le Purgatoire, mais il a la permission de s'arrêter ici quelques instants pour vous parler.

Mooney très perplexe s'avança et se trouva bientôt en présence d'un grand gaillard, de six pieds, tout jeune, vingt ans à peine...

Mooney.—Dubé ! comment, toi ?

Dubé.—Oui, mon pauvre Mooney, Dubé qui vient de mourir, d'expier son crime et te demander pardon du mal qu'il t'a fait. Pardonne-moi, de grâce, pardonne !

Mooney.—Mon pardon, je te l'accorde de grand cœur ; ici, nous n'avons plus de haine, de passions mauvaises, nous sommes débarrassés des vices de la terre, nous ne pensons qu'à l'amour de Dieu, à la charité et à l'espérance de jouir bientôt d'un bonheur éternel.. Mais, dis-moi, comment se fait-il que tu sois mort si vite, toi jeune, fort et plein de santé ?

Dubé.—J'étais encore jeune et fort, il y a une heure... Je viens d'être pendu...

Mooney.—En effet, cette marque autour de ton cou... et c'est pour le coup de bâton que tu m'as donné que tu as été pendu, mais alors, ma femme ! Quelle a été sa sentence ?

Dubé.—Elle ? Les jurés l'ont acquittée.

Mooney.—Ah, c'est trop fort ! Raconte-moi comment cette chose invraisemblable a pu avoir lieu. Tu peux tout dire, j'ai pardonné.

Dubé.—Voici : j'ai subi mon procès le premier. J'avais reconnu t'avoir frappé avec un bâton, on s'est servi de cet aveu contre moi et puis, elle, l'autre, a refusé de répondre à toutes les questions. Le jury m'a déclaré que j'étais coupable et j'ai été condamné à mort...

Mooney.—On n'a pas parlé des coups de hache ?

Dubé.—Oui, on en a parlé ; les médecins ont dit que chacun des coups que tu avais reçus était mortel et les jurés ont cru que c'était moi qui les avais donnés.

Mooney.—Vraiment ! mais les médecins ont bien dû s'apercevoir que ce n'était pas un homme fort comme tu l'es qui avait donné ces coups, car, enfin, bien que tu n'aies jamais été un bûcheron de première classe, il était facile de comprendre que tu ne pouvais être si maladroit que cela.

Dubé.—Je ne sais pas, mais j'ai été condamné.

Mooney.—Oui, oui, tu le méritais bien un peu, car, entre-nous, tu n'étais pas un modèle de vertu. Mais, ma femme, parle m'en donc, dis-moi comment il se fait qu'elle ait été acquittée ?

Dubé.—Il n'y avait pas de preuves, je n'ai voulu rien dire.

Mooney.—Tu n'as rien dit, tu n'as pas raconté comment les choses se sont passées et tu t'es laissé

pendre sans parler... Eh bien, mon pauvre Dubé, il faut reconnaître que tu as l'estomac solide.

Dubé.—Que veux-tu ? J'étais perdu, je le savais, je le sentais, pourquoi l'accuser ?

Mooney.—Pour dire la vérité, pour éclairer les jurés, pour que la justice fût rendue, entière, parfaite, sans erreur, ni mystère.

Dubé.—Je n'ai jamais pensé à tout cela, et puis, je te le répète, je me sentais perdu. Cependant, j'ai eu un moment l'espoir d'échapper à la potence. Le juge Bossé avait fait au ministre de la justice un bon rapport.

Mooney.—Que disait-il, monsieur le juge ?

Dubé.—Il disait bien des choses, par exemple ceci : " Dans le procès de la femme Mooney, Dubé a raconté qu'il y avait eu querelle entre lui et Mooney, que ce dernier avait voulu se jeter sur lui sa hache levée, qu'il avait alors frappé avec un bâton—une mesure à bois qui ne pouvait infliger aucune blessure sérieuse—et que Mooney serait tombé sur sa hache qui l'aurait ainsi blessé à la tête."

Mooney.—Ça ce n'est pas vrai, tu le sais bien.

Dubé.—Je le sais, j'ai menti, je me suis parjuré, mais je ne voulais pas accuser l'autre.

Et le juge disait aussi :

Cette version est bien invraisemblable, mais d'autre part, les blessures au crâne, quoique mortelles, étaient insignifiantes, comparées à celles qu'un homme de la force de Dubé aurait dû nécessairement infliger avec cette hache, soit en se défendant, soit en attaquant.

Je n'ai rien pu trouver dans la preuve pour expliquer ce fait, et je me suis souvent demandé, comme je me le demande encore, si, dans cette bataille, une main plus faible que celle de Dubé ne s'est pas servie de la hache et n'a pas infligé les blessures dont Mooney est mort.

Mooney.—Tiens, tiens. Il a vu clair, ce juge-là. Mais, tu disais que tu avais espéré avoir ta grâce ?

Dubé.—Oui, parce qu'un autre individu, un nommé Cazes, qui avait tué sa femme, et devait être pendu le même jour que moi, a été gracié.

Mooney.—Cazes ! C'est curieux, j'étais en train de causer avec sa femme quand tu es arrivé. Je vais demander la permission de la faire venir.

Mooney, qui avait de bonnes notes depuis son arrivée au jardin des *approbanistes*, obtint facilement la faveur requise et l'on vit s'avancer une femme, jeune encore, blonde et paraissant presque heureuse.

Mme Cazes.—Vous venez de dire à M. Mooney que mon mari, après avoir été condamné à mort, a été gracié ?

Dubé.—Oui, madame, Cazes est maintenant au pénitencier de Saint-Vincent de Paul, où il devra passer le reste de ses jours, à moins qu'il n'obtienne plus tard une nouvelle grâce, comme son avocat l'espère.

Mme Cazes.—Cette nouvelle m'étonne un peu. Et pourquoi l'a-t-on gracié ?

Dubé.—Je ne sais pas, madame, on m'a dit qu'il était policeman, et alors...

Mme Cazes.—Policeman, oui, et c'est pour cela que...

Dubé.—Et puis aussi parce qu'il était en fête. Il paraît qu'il était fin saoul quand il vous a tuée.

Mme Cazes.—(Oui, oui, il l'était. Et c'est pour cela que...

Dubé.—Et puis encore parce qu'il avait bu de la mauvaise boisson.

Mme Cazes.—De la mauvaise boisson ! Du gin de Kuyper ! Vous connaissez cela, M. Mooney.

Mooney.—Du quat'-faces, négresse, oui, madame, je connais ça, rien de meilleur pour l'estomac.

Mme Cazes.—Et c'est pour cela que...

Dubé.—Il y en avait qui disaient aussi que c'était parce que Cazes avait des influences, enfin, bien des affaires.

Mooney.—Oui, toujours la même histoire, c'est la faute à Papineau.

Dubé.—Non, on ne parlait pas de Papineau, ce n'était pas ce nom là, c'était...

—Assez causé, l'ami, dit le surveillant en s'approchant de Dubé. Allons, en route, pour le Purgatoire.

Dubé partit en demandant encore pardon à sa vic-

time et Mooney et Mme Cazes reprirent leur promenade dans le parc.

Tous deux restèrent longtemps silencieux, songèrent aux choses étranges qu'ils venaient d'entendre, aux singulières inconséquences des hommes et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que Mooney s'arrêta :

—Eh bien ! madame, que dites-vous de tout cela ?

Mme Cazes.—Je dis que tout cela est parfaitement humain et, par suite, tout à fait ridicule.

Mooney.—En effet. Ma femme acquittée, votre mari gracié, Dubé pendu, voilà trois nouvelles assez curieuses.

Mme Cazes.—Plus que curieuses. Dites-moi, M. Mooney, vous qui avez vécu pendant plusieurs années aux Etats, est-ce que les choses se passent de la même manière qu'au Canada ?

Mooney.—Pour les assassinés, oui, madame.

Mme Cazes.—Soyez donc sérieux, M. Mooney, je parle des assassins.

Mooney.—C'est pire, madame, c'est pire...

Mme Cazes.—Comment ! oh ! monsieur Mooney, quand je pense que le gouvernement va nourrir, loger, blanchir, habiller mon mari pendant toute sa vie, pour rien, et que mes pauvres petits enfants sont là sans ressources, sans pain peut-être...

Mooney.—Et ma femme, Madame Cazes, ma femme qui est libre, qui va vivre sur ma terre, qui va probablement donner un remplaçant à Dubé, sinon à moi. Ah ! madame, et ma pauvre petite fille qui va être élevée par elle ! Quel exemple, quel avenir pour la chère petite !!!

Mme Cazes.—M. Mooney, on nous écoute. Ça doit être quelque journaliste, ces gens se fourrent partout.

Mooney.—Oh ! madame, ne craignez rien, je le connais, c'est le représentant du MONDE ILLUSTRÉ.

Mme Cazes.—C'est vrai, mais il va peut-être raconter tout ce qu'il a entendu...

Mooney.—Il ne dira toujours que ce que nous pensons et puis, après : Honni soit qui mal y pense !

LÉON LEDIEU.

LE VALLON

O vallon plein d'ombre et de grâce !  
Pouvait-il être plus joli,  
Le vallon que chantait Horace  
Sous les bosquets de Tivoli ?

Qui troubla jamais ton silence,  
Hors la molle chute d'un gland  
Quand léger l'écureuil s'élançe  
Du chêne altier au bouleau blanc ?

Aucun bruit du dehors n'arrive  
A tes retraites sans chemins,  
Et ton ruisseau montre sa rive  
Vierge toujours de pieds humains.

Ta mousse ne fut point rougie  
De vin ou de sang répandu  
Et le cri honteux de l'orgie,  
Là, ne fut jamais entendu.

Tu ne prêtas qu'à la colombe  
L'épais couvert de tes arceaux,  
Et le mystère de ta combe  
Au dur hymen de deux ruisseaux.

Pour ne point toucher à tes cimes,  
Dans les airs monte l'autour ;  
L'aigle libère ses victimes  
Et l'épervier fait un détour.

Si dans le tronc creux de quelque aune  
Un Faune s'est venu cacher,  
Qu'il soit sans souci, le bon Faune !  
Que l'Echo dorme en son rocher !

Je suis en quête de mystère ;  
Mon esprit a besoin de paix ;  
Ma voix n'aspire qu'à se taire ;  
Mon œil veut un ombrage épais.

Je fuis les cris ; je fuis le monde ;  
Je veux la mousse pour un lit  
Et pour accompagnement l'onde  
Aux vers que mon cœur chante ou lit.

J'aspire à redevenir homme,  
A me nourrir des sucs du sol,  
Puis à prendre mon essor, comme  
Une alouette prend son vol.

Juillet 1907.

JULES-MARIO LANOS.

NOS FLEURS CANADIENNES

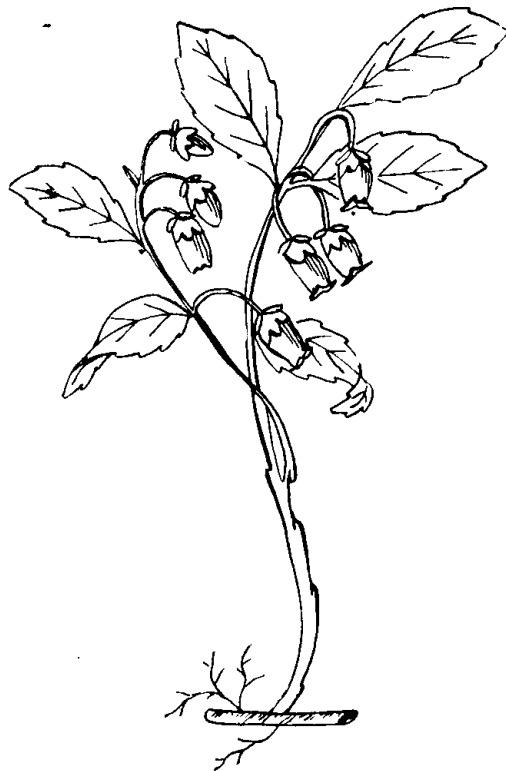
Les femmes sont les meilleures amies des fleurs. Je me suis convaincu de cette vérité depuis que je m'occupe de vulgariser l'étude de nos plantes sauvages, si jolies, si gracieuses et pourtant si dédaignées ; car ce sont des femmes qui m'ont encouragé le plus à continuer cette œuvre agréable, ce sont elles qui ont semblé le mieux comprendre et apprécier mes petites études.

J'ai donc pensé qu'une nouvelle série de monographies sur les mignonnes créatures végétales, aurait sa place dans cette partie du journal, et je me compterais amplement récompensé de mes travaux si je réussissais à intéresser mes lectrices et à mériter leur indulgence, comme dans le passé.

LA GAULTHÉRIE OU LE PETIT THÉ

Dans les bois recueillis et comme déjà songeurs à l'approche de l'automne, à la fin d'août, au mois de septembre, alors que les forêts se dépeuplent avec lenteur, après avoir vu passer et s'évanouir toute la théorie des plus superbes évocations florales, apparaissent furtivement ça et là, les modestes et mignonnes clochettes de la Gaulthérie.

Odorantes, peu nombreuses, penchées comme pour verser leurs urnes de parfums sur la terre, elles marient le rose de leurs corolles délicates au vert foncé des feuilles épaisses et un peu lourdes.



Après la chute de la fleur se montre le fruit. Il est blanc d'abord, mais lorsqu'il est mûr—ce qui n'a lieu qu'au printemps suivant—il est rouge écarlate. Les feuilles, elles aussi, restent attachées, tout l'hiver, à leur rameau.

Feuilles et fruits ont une odeur et une saveur qui rappellent celles du merisier. De là un des noms populaires de cette plante : *thé de merisier*. Ceux de *petit thé* et *thé des bois* sont des allusions à sa forme et à la localité où on la rencontre d'ordinaire ; enfin, son nom scientifique : *Gaulthérie*, lui a été donné en souvenir de Gauthier, médecin du roi à Québec et botaniste français qui demeura en ce pays, vers 1743, et découvrit ses propriétés.

Pour terminer, nous ajouterons que la Gaulthérie fait partie de la famille des Ericacées qui fournit plusieurs plantes, les unes aux très jolies petites fleurs, la plupart odoriférantes, ou des fruits comestibles très recherchés, notamment la fleur de mai, la pyrolle, l'aïrelle, la rhodora, le raisin d'ours, l'azalée et la kalmie.

E.-Z. MASSICOTTE.

# PAGES CANADIENNES

## LE DÉBOISEMENT

(Suite et fin)

En vingt ans, la destruction fut tellement complète que le cri d'alarme lancé par les économistes, eut du retentissement dans tous les cercles scientifiques, et jusque dans le corps Législatif, alors occupé des formidables complications que l'empereur soulevait avec ses armées. L'œuvre des Romains et de Colbert était à refaire, on y mit l'ardeur et le soin nécessaire, ce qui n'empêche pas l'Allemagne d'être aujourd'hui, sous ce rapport, supérieure à la France.

L'importance de la sylviculture est tellement reconvenue en Allemagne que la loi exige des étudiants un certificat de capacité de cette classe. Des chaires renommées y attirent de tous les points de l'Europe les hommes qui se destinent à la vie publique. Je constate ces faits, en passant ; mais ceux qui seraient tentés d'en apprendre davantage peuvent consulter les ouvrages qui se rapportent à l'Allemagne, à la Suède et à la Suisse, ainsi que les traités de Comte et de Clavé sur l'aménagement des forêts. Parmi une centaine de volumes, on ne pourra mieux choisir qu'en préférant ces trois ou quatre ouvrages.

\*\*\*

Les voyageurs distingués qui ont visité l'Amérique, et les observateurs nés sur son sol, s'accordent à dire que les cours d'eau y ont subi des modifications importantes depuis la découverte de cette partie du monde. L'irrégularité des écoulements, se fait remarquer là où rien de pareil ne se manifestait jadis.

Le déboisement est cause de ce désordre. On ne change pas impunément l'ordre de la nature. Dieu a fait toute chose utile.

La pluie tombe sur la forêt, glisse lentement le long des feuilles et des branches de chaque arbre, s'infiltré goutte à goutte dans le terrain spongieux qui recouvre le sol primitif, et finit par rencontrer la couche résistante qui l'empêche de pénétrer plus avant et qui la rejette, par une route régulière, vers le lit des ruisseaux ou des fleuves.

Telle est la marche de la nature. Les réservoirs naturels qui se forment ainsi sous la forêt sont les tributaires quotidiens des sources, des petits ruisseaux, des rivières, en un mot de ce réseau de décharges qui aboutissent à la mer par les grandes rivières. Qu'il survienne un long orage, le sol de la forêt boira d'abord abondamment l'eau du ciel, et le surcroît, la plus faible partie, passera ensuite dans les rivières. A moins de subir un nouveau déluge, il n'y aura pas d'inondation, parce que le trop plein des eaux tardera à se déverser, retenu qu'il sera par la perméabilité du sol.

L'eau se frayera son chemin, au bénéfice des terres cultivées qui se trouveront sur son passage, sans oublier d'approvisionner à droite et à gauche les sources qui deviennent si précieuses au temps des chaleurs de l'été. Les champs, les troupeaux, la navigation et nombre d'industries profitent de ce régime.

Prenez au contraire un sol dénudé, une pente exposée au souffle des vents, et voyez ce qui arrive pendant un orage. Rien ne retient les gouttes d'eau, elles se mêlent, glissent, augmentent de volume ; les flots descendent les replis du terrain, s'accumulent dans les moindres cavités, provoquent des éboulements, et ravinent la campagne. A la fin, c'est une véritable masse liquide, qui roule en chassant devant elle les meilleures parties des terres engraisées et les précipite dans le fleuve.

L'avalanche passée, il reste à peine assez d'eau pour résister aux premiers rayons du soleil du lendemain ; l'orage a dévasté les champs et la pluie bienfaisante a passé sans produire aucun bien. Rien d'étonnant si du

même coup, les cours d'eau, gonflés outre mesure, ont débordé de leurs lits et exercé des dommages étendus sur leurs rives.

Une pente boisée, c'est un toit de chaume qui laisse arriver petit à petit à son extrémité inférieure les multitudes de gouttes d'eau tombées du ciel. Une pente nue, c'est un toit d'ardoises qui sert à rassembler ces gouttes d'eau éparées et à les précipiter d'un seul jet par-dessus les conduits devenus insuffisants pour les recevoir.

Autre effet. Les neiges entrent au printemps en ligne de compte dans le contingent des cours d'eau. En Canada, leur coopération devient d'année en année plus inquiétante. Il suffit de rappeler aux vieillards les paisibles débâcles du temps passé et de leur mettre sous les yeux les désastres de ces années dernières.

En Espagne comme en France, chaque fois que l'on a reboisé les rives et les pentes d'une vallée, les lits desséchés des anciennes rivières ont repris leurs fonctions avec toute la régularité désirable, et l'agriculteur, attiré sur leurs bords, s'est remis en possession d'un sol réputé stérile. Un double fait que l'on peut constater dans quelques provinces espagnoles est celui-ci. Les provinces qui portaient le nom de grenier de Rome étaient convenablement boisées ; tant que les Romains furent puissants, ils tinrent en vigueur les vieilles lois protectrices de ces forêts ; mais d'autres gouvernements s'étant élevés en Espagne, l'on coupa ces forêts qui emportèrent pour toujours avec elles la fertilité des campagnes qu'elles protégeaient. Puis, vers la même époque, les habitants des autres provinces où l'agriculture était peu en honneur ayant subi la nécessité de s'abriter derrière leurs forêts pour se défendre les armes à la main contre les envahissements des étrangers, il en résulta que l'on ne voulut point abattre ces remparts de tout un pays, on les laissa couronner les monts et croître de place en place, pour fortifier les provinces ; si bien que maintenant les rôles sont intervertis : les moissons abondent dans les provinces autrefois sauvages, tandis qu'elles ont fui les lieux où la végétation ligneuse s'est éteinte.

Les landes de la Saintonge, du pays des Basques, et quelques autres très connues, ont désespéré les seigneurs et les meilleurs ministres de la France pendant six ou sept siècles. Il n'y avait qu'un moyen de rétablir l'agriculture dans ces déserts absolument improductifs, on vint enfin de le découvrir : c'est le reboisement. En moins de trente années, la transformation s'est accomplie en divers endroits, et le progrès continue ailleurs.

Les Alpes, du côté de la Suisse et du côté de la France, présentent un double enseignement. Le versant suisse, aux sommets couronnés de grands bois et semé de taillis sur ses pentes, possède les plateaux renommés que l'on connaît. Les pâturages superbes y font l'admiration des touristes et la fortune des propriétaires. Le versant qui regarde la France est l'antithèse du précédent. Quelques arbres rabougris, clair semés là où ils se rapprochent les uns des autres, ne retiennent ni la pluie ni la neige, qui roulent en torrents irrésistibles, balayant les plateaux, crevassant le sol et, après avoir dépouillé la montagne, se lancent au fond des vallées où, très souvent, elles occasionnent de véritables calamités publiques.

Les habitants qui demeurent au pied des Alpes, se ressentent de cet état de choses. Le contraste est frappant : d'un côté le bien-être et l'activité industrielle ; de l'autre misère et apathie.

On voit par ce qui précède les rapports intimes qui existent entre l'agriculture et les forêts. On sent aussi que pour jouir des avantages que procurent ces dernières, il n'est pas de rigueur qu'elles couvrent des milles et des lieues de pays au préjudice des posses-

seus du sol, mais en entrant dans les détails de ce point, on se convaincrait que, dans sa partie colonisée, le Bas-Canada est plus dépourvu de forêts que n'importe quelle contrée agricole de l'Europe. Cela n'est pas croyable, dira-t-on. C'est pourtant la vérité.

Un examen de quelque étendue nous montrerait les dommages occasionnés par le déboisement sur le littoral du fleuve Saint-Laurent. L'espace me manque ici pour satisfaire à cette exigence ; mais des hommes compétents sauront s'occuper du sujet et le placer sous les yeux du public intelligent.

Grâce à notre système de destruction, il ne reste pas même dans nos champs un petit groupe d'arbres propres à abriter les animaux qui périssent sous l'ardeur du soleil. Les cultivateurs savent parfaitement qu'en cela, ils ont tort ; mais la routine...

Nous n'avons pas non plus ces boisés qui, en Europe et dans quelques États de l'Union américaine, servent de barrière contre les vents trop rudes. Quelques bouquets de gros arbres disposés à cet effet s'interposeraient efficacement entre nos moissons et les assauts redoutables des vents du nord.

Il faut pareillement tenir compte de l'influence qu'exerce un massif au milieu des champs cultivés. Il secoue durant la nuit les rosées qui proviennent des réservoirs naturels placés sous ses racines. Dans les périodes de sécheresse, ce bienfait n'est pas à dédaigner, car on calcule que par la respiration les arbres renvoient dans l'atmosphère près du tiers de l'eau tombée sur la surface qu'ils couvrent et qui se répand ainsi à petite dose dans leur voisinage. Il y a plus, l'humidité, l'espèce de vapeur qui s'élève de cette façon et qui flotte à une distance considérable aux alentours d'un boisé, brisant ce que l'on nomme le rayonnement nocturne des astres, il s'ensuit que la gelée blanche est presque impossible dans les champs entrecoupés d'arbres.

Les médecins savent que les fièvres endémiques ont toujours été extrêmement rares dans les pays protégés par une bonne disposition des massifs d'arbres. On aurait tort, en effet, de se figurer que les substances odoriférantes qui s'échappent constamment des bois à l'état naturel n'exercent pas une influence décisive sur l'air respirable de la contrée environnante.

Et les oiseaux, destructeurs des insectes qui rongent les grains sur pied, pourquoi les bannir en détruisant la forêt ? Ces tribus sonores et joyeuses ne demandent qu'une chose pour nous égayer de leurs chansons et faire une guerre à mort aux ennemis de l'homme, c'est qu'on leur laisse des citadelles de feuillage d'où elles se lancent par phalanges épaisses sur les pillards de nos récoltes...

\*\*\*

...Ne pourrait-on pas obliger les concessionnaires futurs de nos terres nouvelles à laisser debout une portion de la forêt qu'ils entreprennent de défricher ? Le contrat pourrait renfermer la désignation du lot de réserve, qu'il ne serait jamais permis de détruire ; on aurait, bien entendu, le soin de veiller à ce que le morceau le moins cultivable de la concession fut désigné. Ce système est d'une pratique facile ; il a aussi l'avantage d'empêcher le déboisement des terrains qui ne conviennent pas à l'agriculture et que l'on dépouille inconsidérément. Des concessions accordées sur ce pied à des particuliers n'empêcheraient pas le gouvernement, s'il le jugeait à propos, d'établir des réserves paroissiales, d'où il résulterait un bien incalculable.

Si, par le passé, l'on avait introduit cette prudente mesure dans les contrats de nos colons, il y aurait encore à nos portes du bois de chauffage à vil prix, les champs n'auraient pas souffert nombre de calamités, et plusieurs cours d'eau utiles ou qui le deviendront seraient aussi abondants que jamais.

La forêt canadienne se renouvelle dans l'espace de vingt-trois années. Le système dit "des coupes réglées" nous conviendrait parfaitement. Il consiste à asseoir les abattis de proche en proche, c'est-à-dire que la vingt-troisième partie de la réserve pourra être coupée, en ne dépassant pas annuellement la ligne qui forme chaque vingt-troisième division. De cette manière, le bûcheron se retrouverait sans cesse

en face d'une nouvelle forêt, et ni lui ni ses enfants n'auraient à appréhender le danger qui nous menace. Supposons, à proximité de chaque paroisse ou de chaque ville, une forêt aménagée pour suffire, bon an, mal an, à la consommation du bois de chauffage, quel bienfait ne serait-ce pas aujourd'hui ! Et, pourtant, il eût été facile de réaliser ce miracle en ne laissant pas dépouiller totalement nos campagnes.

Les Français qui connaissent le Canada mieux que nous, s'étaient alarmés des ravages des colons. Il y a plus d'un siècle, Bougainville écrivait : " Quoique les bois soient bien communs en Canada, il faudra faire des règlements pour l'exploitation et la consommation de ceux qui sont à portée des villes ; autrement les bois y seront bientôt rares, et on aura de la peine à les tirer, il faudra les faire venir de loin."

Cette prédiction est maintenant un fait accompli, un triste fait dont personne ne peut se féliciter.

BENJAMIN SULTE.

## LES SUPPLICES CHINOIS

Nous trouvons, dans un numéro des " Missions Catholiques," les affreux détails qui suivent sur les supplices que les Chinois révoltés ont coutume d'infliger aux Européens qui veulent leur enseigner une foi nouvelle :

### LES SOUFFLETS

Nous signalerons, en premier lieu, les soufflets (*py-tchang-tse*) et la manière terrible dont on les applique. Deux bourreaux s'emparent du patient et le font mettre à genoux ; l'un d'eux, après avoir lui-même fléchi un genou en terre, le saisit par les cheveux et lui renverse violemment la tête sur celui de ses genoux resté élevé, de façon qu'une des deux joues se trouve placée horizontalement ; alors le second bourreau, la main armée d'une sorte de semelle de soulier, formée de quatre lames de cuir cousues ensemble, décharge à tour de bras sur cette joue le nombre de soufflets ordonnés par le mandarin. La violence des coups est telle, qu'un seul quelquefois suffit pour ôter toute connaissance, comme l'ont avoué plusieurs de ceux qui en ont fait l'expérience. Si le nombre des soufflets à infliger est considérable, on les distribue sur les deux joues : toute la tête s'enfle horriblement ; il arrive souvent, même, que les dents sont ébranlées et brisées. On a fait plusieurs fois subir ce traitement aux missionnaires et aux Chinois chrétiens.

La justice chinoise emploie deux sortes de cages. La première sert à transporter le prisonnier d'un tribunal à un autre, ou bien le condamné à mort au dernier supplice. D'ordinaire, il est impossible de s'y mouvoir. Le vénérable M. Marchand, martyrisé en Cochinchine, fut transporté à Hué dans une cage haute de quatre-vingts centimètres sur soixante-cinq de largeur. Quelquefois, on lie le patient par les cheveux à une cheville fixée au sommet de la cage. La seconde cage, ou cage de suspension (*tchun-tong*), est plutôt un lieu de supplice qu'une prison. Elle est haute d'un mètre et demi, mais elle est faite de manière à ce que les pieds du patient ne touchent pas ou touchent à peine le sol. Qu'on se figure un lourd cuvier renversé, sous lequel on fait accroupir un être humain, après avoir fait passer sa tête dans un trou tellement étroit qu'il ne peut remuer sans souffrir tous les tourments d'une strangulation d'autant plus affreuse qu'elle le laisse vivre.

### LA QUESTION DES PIEDS ET DES MAINS

La question, dit l'auteur de *France et Chine*, cette épouvantable aberration de la justice humaine, pratiquée chez tous les peuples les plus civilisés de l'antiquité païenne et que plusieurs siècles de christianisme ont eu tant de peine à faire disparaître de chez les peuples de l'Europe, subsiste encore en Chine : on y distingue la question ordinaire et la question extraordinaire. La question, même ordinaire, y est très rude ; elle se donne aux pieds (*kiakouen*) et aux mains (*tsan-tché*).

On se sert, pour les pieds, d'un instrument qui con-

siste en trois morceaux de bois croisés. Celui du milieu est fixe, les autres sont mobiles. On place les pieds du patient dans cette machine ; ils y sont si étroitement serrés, que la cheville s'aplatit.

La torture appliquée aux mains semble devoir être moins douloureuse. On insère, entre les doigts du malheureux qu'on y condamne, des bâtonnets de bois diagonalement placés ; ou lie très fortement les doigts avec des cordes, et on laisse, pendant quelque temps, le patient dans cette pénible situation.

La question extraordinaire est terrible : elle consiste à faire de légères taillades sur le corps du criminel et à lui enlever la peau par bandes, en forme d'aiguillettes. Mais elle n'a lieu que pour les grands crimes, surtout pour ceux de lèse-majesté et lorsque le criminel est parfaitement convaincu. Il s'agit alors d'obtenir la révélation de ses complices.

### LA STRANGULATION PROGRESSIVE

Les Chinois considèrent la strangulation (*kiào*) comme un supplice moins infamant et moins cruel que la décapitation. Voici comment elle est exécutée, dans la plupart des provinces :

Arrivé au lieu du supplice, le condamné est attaché par les bras, par les pieds et par le milieu du corps, à un poteau ayant la forme d'une croix. Sa tête est saisie par la boucle d'une corde, pliée en deux, et qui passe à travers le poteau à hauteur du cou.

Alors, raconte M. F. Chaulnes, le bourreau tord les cordes l'une sur l'autre, au moyen d'un garrot qu'il a introduit entre elles et qu'il fait tourner très rapidement. La face du supplicié s'empourpre aussitôt, puis passe au violet foncé. Les yeux s'ouvrent d'une façon démesurée ; mais, bientôt, le regard devient vague, la mort jette déjà sur l'esprit du misérable son voile d'insensibilité. C'est alors que le bourreau faisant tourner le garrot en sens inverse, détend les cordes et rend un peu d'air au malheureux qui est rappelé au sentiment de ses souffrances. Il reprend lentement connaissance, et rien n'est plus affreux que le regard sanglant qu'il promène sur la foule immobile des spectateurs. Beaucoup revèrrent ce regard dans l'effroi des cauchemars. Ce n'est qu'après avoir tordu et relâché la corde trois fois, qu'on permet au condamné de mourir.

### LES " DIX MILLE MORCEAUX "

La pitié filiale—ce grand principe fondamental de la société chinoise—a fait réserver, pour le crime de haute trahison ou de lèse-majesté, pour le parricide et l'inceste, le plus cruel de tous les supplices usités en Chine. Ce redoutable châtement est la mort lente ou *koua*, qui consiste, comme l'indique son nom et le signifient les termes de la sentence, à dépecer le patient tout vivant, en " dix mille morceaux."

Sur une place publique se dresse un lugubre poteau : c'est le gibet où doit souffrir le malheureux condamné. On l'y attache, les pieds et les mains fortement serrés par des cordes, le cou pris dans un carcan. Tout près, on remarque un panier couvert, rempli de couteaux ; sur le manche de chacun est désignée la partie du corps qui doit en être frappée. C'est donc le hasard, ou bien, parfois, la cruauté ou l'humanité du magistrat chargé de présider à l'exécution et de donner l'une après l'autre au bourreau ces lames redoutables qui prolongent ou abrègent les tortures du patient. Heureux est-il quand, dès le début de ses angoisses, une triste chance, pourtant désirable, fait sortir du lugubre panier le couteau qui doit lui frapper le cœur ou tout autre organe vital ! Mais il est une première et douloureuse opération qu'il ne peut éviter de subir : l'exécuteur commence toujours par lui scalper la tête. A l'exception d'une faible partie adhérente au front, il en détache totalement la peau, qu'il raba sur les yeux, à la façon d'un voile sanglant ; puis, armé des couteaux qui se succèdent dans ses mains, il enlève lentement, pour les découper en nombreux morceaux, les parties du corps que le sort a désignées ; il ne quitte ce cruel travail que de lassitude. Le reste de l'horrible besogne est abandonné à la férocité de la populace, qui achève ce que le bourreau n'a pu finir.

Abbé GARNIER.

## RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL

Chaque moment de la vie d'un peuple est caractérisé par un événement quelconque, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. C'est ainsi que depuis quelque quinze ans, notre siècle de lumières est devenu à proprement parler, le siècle des " illuminés." L'art de chercher l'obscur et de l'expliquer, de chercher midi à quatorze heures, du naturel au surnaturel et du banal à l'occulte, aura été la hantise de notre temps.

Loin de moi l'idée de médire de cette tendance. Si quelques charlatans et pas mal de somnambules lui ont dû le pain quotidien avec du beurre dessus, il est incontestable que la science médicale et la philosophie judiciaire y ont trouvé matière à progrès.

Mais il est peut-être injuste à notre temps de réclamer le brevet d'invention pour les observations physiologiques et les résultats moraux ou matériels qu'on en peut trouver.

Bien avant Eugène Ledos et Georges de Beauchamp, des remarques relevant le rapport entre certains traits physiques et certaines dispositions morales avaient été faites par... les Arabes. Ce peuple de silencieux et de contemplatifs, dont la part d'action dans la conquête intellectuelle est si pauvre et si restreinte, aura cependant, aux yeux de l'avenir, le mérite d'avoir trouvé bon nombre de formules ayant puissamment aidé au travail mental des autres.

Dans notre civilisation à la vapeur, dans notre empressément à l'étude, à la conquête, à la découverte, ils auront joué le rôle de l'aiguilleur, calme, pacifique, qui, sans quitter son poste, et d'un très faible mouvement de la main, met sur leur voie les trains qui passent.

Ils n'ont point écrit un in-folio par remarque faite ; seulement une ligne. Toute leur science d'observation est dans leurs proverbes ; mais en physiologie, aujourd'hui, chaque proverbe fournirait presque le développement d'un in-folio.

En voici quelques-uns, parmi les plus curieux et les plus éprouvés par la pratique. Nous les empruntons à une intéressante nomenclature donnée par une revue étrangère.

D'abord le chapitre des nez :

- Nez d'avare touche aux lèvres ;
- Nez au vent emploie les détours ;
- Qui a nez de travers a disposition bienveillante ;
- Nez petit et un peu busqué : ruse ;

Voici le son de voix :

- Qui a parole nasillard est infatué d'orgueil ;
- L'homme à voix féminine est un poltron.

La taille :

- Qui a grande taille a parole simple et douce ;
- Qui est petit a grand fond malice ;
- Qui a taille moyenne est intelligent et d'agréable caractère.

Enfin quelques autres remarques par-ci par-là :

- Œil peu foncé, signe d'orgueil ;
- Sourcils écartés indiquent âme droite ;
- Le petit est un petit voleur ; le moyen est droit ;
- Celui dont les ongles ne peuvent pousser s'agit du matin au soir ;

- Cou mince est fertile en ruses ;
- Oreille petite aime le mensonge ;
- Qui a les épaules saillantes, en affaires te volera ;
- Dos long est marque de sottise.
- Qui a talon mince est d'amabilité sans pareille !
- Qui a longs pieds est d'amitié fidèle.

Il y en a, comme cela, de quoi faire un volume. Reste la conviction à établir en étudiant, autour de soi, le nez, les oreilles, les ongles de ses voisins.

MICHEL SAINT-YVES.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; on ne l'est jamais avec du jugement.—LA ROCHEFOUCAULD.

Formez l'enfant à l'entrée de sa voie, car il ne s'en éloignera pas même dans sa vieillesse.—SALOMON.

Le droit et le devoir sont comme deux palmiers qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre.—LAMENNAIS.

# Mémoires intimes

## OISEAUX DE PASSAGE

Si défectueuse et si primitive que fût l'organisation de nos écoles primaires à l'époque de mon enfance, elle n'en constituait pas moins un progrès considérable, comparé à ce qu'avaient été les choses sous les générations précédentes, quand les maîtres d'école parcouraient les campagnes pour faire la classe à domicile.

Avant ceux-ci, dans les commencements de la colonie, des notaires ambulants visitaient nos districts de paroisse en paroisse, leur encrier de corne sur la hanche, en quête de contrats de mariage, d'actes de vente, d'obligations, de *donaisons* — vieux mot de l'ancien répertoire — ou autres documents à rédiger.

Leur exemple fut suivi par les maîtres d'école, qui se firent eux aussi les colporteurs de l'intelligence.

Ils voyageaient à petite journée, s'arrêtant de maison en maison pour donner par-ci par-là des leçons de lecture et d'écriture aux personnes de tout âge qui avaient l'ambition d'être rangées parmi les gens instruits. Quelques-uns avaient une clientèle de dix lieues à la ronde. Ils gagnaient ainsi quelques sous par jour, avec leurs repas et leur coucher. Je connais des instituteurs diplômés de notre temps qui voudraient bien jouir du même avantage.

L'arsenal professionnel de ces instituteurs errants n'était pas des plus compliqués : il se réduisait généralement à un alphabet et une ardoise ; quelquefois même à un simple paroissien romain. Car être instruit dans ce temps-là, c'était être en état de "porter un livre à l'église". Du moment qu'une personne était censée lire les prières de la messe — le livre fût-il ouvert la tête en bas — c'était une personne instruite, et elle jouissait d'une considération toute particulière dans son entourage. Oh ! l'on n'était pas difficile.

On rapporte qu'un jour un individu, très absorbé en dévotion, marmottait consciencieusement les prières de la messe, le nez dans un paroissien tout neuf.

— Mais, mon vieux, lui souffla son voisin, fais donc attention, ne vois-tu pas que ton livre a la tête en bas ?

— Avec ça, répondit l'autre, tu sais bien que je suis gaucher !

Je n'ai jamais connu, pour ma part, aucun de ces professeurs de passage, qui avaient enseigné à lire à mon père ; mais il est d'autres industriels ambulants dont le type leur survécut de bon nombre d'années, et dont quelques-uns sont encore familiers à ma mémoire. Je veux parler des fondeurs de cuillers, des "crampeurs" de poêles et des raccommodeurs de faïence brisée.

Y avait-il des jeunes qui faisaient ces métiers-là ? Cela n'est pas sûr. En tout cas, tous les fondeurs de cuillers, crampeurs de poêles et raccommodeurs de faïence que j'ai vus, étaient des vieux.

Il fallait s'en défier, disait-on, car quelques-uns passaient pour jeter des sorts. Aussi n'osait-on rien leur refuser. D'où venaient-ils ? on ne savait pas trop ; et eux, probablement pour bénéficier de la réputation mystérieuse qu'on leur faisait, n'en parlaient jamais. Peut-être aussi n'avaient-ils jamais eu de domicile arrêté. Ils avaient l'air de vivre en chemineaux, et c'était bien rare qu'on les vît plus d'une fois au même endroit.

Ils portaient leurs outils et leurs matériaux sur leur dos, dans un sac, et s'arrêtaient de préférence chez les pauvres gens.

Je parle ici en particulier des fondeurs de cuillers. Dans ces temps reculés, l'argenterie n'était connue que chez les richards de la ville et chez les seigneurs de la campagne. Il ne s'en vendait nulle part, d'ailleurs. Quand on voulait s'en procurer, on prenait de l'argent monnayé — des piastres françaises, comme on disait alors — et l'on se faisait fabriquer son argenterie sur

commande. Si le fabricant y mêlait quelques lingots d'étain, c'était pour donner aux cuillers un peu plus de "luisant", et du reste ça ne paraissait pas.

Chez le pauvre, on se contenta longtemps de la cuiller de plomb, puis vint la cuiller d'étain. Les cuillers d'étain *fine* et d'argent d'Allemagne ne firent leur apparition qu'un peu plus tard, et seulement chez les gens d'une certaine aisance. Ça s'enveloppait dans du coton, et ça se montrait.

Je me souviens qu'on avait, chez mon père, un service d'argent d'Allemagne, qui a fait l'admiration de bien des gens. Ce qu'on appelait argent d'Allemagne était un amalgame d'argent, de cuivre et d'étain, ni jaune ni blanc, — entre les deux.

Mais revenons aux cuillers de plomb. Naturellement cela se pliait, se bossuait, se cassait ; on en conservait les débris et les morceaux ; et quand arrivait un fondeur de cuiller, on faisait tout remettre à neuf.

Le fondeur de cuiller avait la fierté de son travail ; pour allécher la pratique il vantait ses "moules", dont le mérite et la valeur consistaient surtout dans les dessins, fleurons ou arabesques plus ou moins artistiques que la matrice imprimait en relief sur le manche de la cuiller. J'en ai connu un qui avait un moule orné d'un ostensorio.

— Ma cousine, disait-il un jour à l'une de nos voisines...

Dans ce temps-là, les vieux ne disaient *monsieur* et *madame* qu'au seigneur et à la seigneuresse ; à tous les autres ils disaient toujours *mon cousin* ou *ma cousine*, par politesse.

— Ma cousine, disait-il, prenez le *saint sacrement*, ça n'est pas beaucoup plus cher, et c'est la bénédiction des familles ; avec des cuillers comme cela, on n'a presque plus besoin de dire son *bénédicté*.

Le fondeur de cuillers se doublait assez souvent d'un conteur de profession ; et alors sa récolte de "gros sous" se doublait et se triplait dans tous les cantons où il passait la veillée. Dès qu'on apprenait qu'il logeait chez quelqu'un du voisinage, toute la marmaille accourait, sans compter les grandes personnes.

Je ne sais pas s'il en était de même partout ; mais dans notre endroit, les soirées de contes jouissaient d'une popularité sans égale.

Il y avait bien les soirées de cartes, où la jeunesse jouait des pommes, des avelines, des noisettes, des fênes, des *bourzagues* ou des *paparmanes*, à une espèce de poker appelé le *petit-paquet*. Il y avait bien aussi les veillées de morts qui ne manquaient pas d'attraits.

Chez les cultivateurs, on avait bien d'autres choses encore. Mais chez les uns comme chez les autres, rien ne pouvait se comparer à la "veillée de contes". La plus grande punition qu'on pût nous infliger, c'était de nous en priver.

Par parenthèse, je viens de me servir de deux vocables qui ne sont probablement pas familiers aux oreilles de tous mes lecteurs : les *bourzagues* et les *paparmanes*. C'est là une corruption de deux expressions anglaises *bull's-eye* et *peppermint* ; la première désignait une espèce de bonbon de forme sphérique en liséré tors de différentes couleurs ; l'autre des pastilles de menthe, tout simplement.

Le crampeur de poêles était moins poétique ; c'était une espèce de forgeron mis comme un ramoneur, que l'habitude de manier la ferraille et la suie, je suppose, avait endurci, et surtout noirci. Son métier consistait à raccommoder les plaques de poêles brisées par l'action du feu. Le mot *crampeur* venait de ce qu'il se servait pour cela d'une tige de fer pliée aux deux bouts en forme de crampe. Les deux bouts entraient dans deux trous percés dans la fonte, de chaque côté de la fissure, à l'aide d'un vilbrequin de foreur, et, fortement rivés au revers de la plaque, maintenaient celle-ci dans sa solidité première.

Le crampeur de poêles n'était pas aussi intéressant

que le fondeur de cuillers, mais il a duré plus longtemps.

Le raccommodeur de faïence était plus policé. Sa besogne était moins salissante, en premier lieu ; et puis, comme il travaillait le plus souvent sous le regard intéressé des enfants et des femmes, il s'entraînait à la conversation, et allait quelquefois jusqu'à poser au bel esprit.

Sa manière de procéder ne manquait pas d'ingéniosité. Il forait lui aussi l'objet à raccommoder, de chaque côté de la brisure ; puis il passait dans les trous une grosse ficelle, de la même façon dont s'y prenait le crampeur de poêles avec sa tige de fer. Cela fait, il recouvrait la ficelle d'un fort enduit de mastic, puis il la retirait par un des trous, et coulait de l'étain dans le conduit laissé ouvert derrière elle.

L'étain refroidi, le mastic s'enlevait et laissait voir — on avait soin que ce fût en dessous quand il s'agissait d'une assiette ou d'un plat, et à l'extérieur quand il s'agissait d'une tasse ou d'un vase — et laissait voir, dis-je, un lien très propre, qui, avec ses deux bouts rivés de l'autre côté, permettait à l'objet avarié de durer encore autant qu'un neuf.

Tout passe en ce monde — surtout les passants. De tous ces petits métiers ambulants, il ne reste plus guère que ceux du rémouleur et du raccommodeur de parapluies.

Mais il existait encore bien d'autres industries de passage exercées par des individus tous plus ou moins populaires parmi les moutards de notre canton.

Il y avait le joueur de serinette, dont les bonhommes de plomb saluaient, tournaient sur des pivots, ou nous tendaient une sébille suggestive, aux accents criards et discordants d'un mécanisme qui semblait toujours prêt à se disloquer de désespoir à force de s'entendre.

Il y avait le "montreur de villes", qui, pour un sou, faisait repasser devant nos yeux, sous le grossissement d'une lanterne, une foule d'images, dont les principales représentaient la ville de Rome, le mont Vésuve, Napoléon et le Juif-Errant.

Il y avait le montreur d'animaux empaillés, au nombre desquels se trouvait un certain crocodile coupable d'avoir savouré cinq hommes, dégusté trois femmes et déglutiné un enfant.

Il y avait le colporteur — invariablement irlandais, celui-là, et appelé le "petit marchand" — qui portait une lourde valise au bout de chaque bras, et sur son dos un ballot de marchandise d'un poids à éreinter un bœuf.

Il y avait la petite vendeuse de *tire*, qui passait avec sa planchette, en travers de laquelle les bâtons de miel de canne étagaient leurs appétissantes torsades dorées.

Il y avait le vendeur de "p'tits chevaux", ces humbles gâteaux de mélasse, à la forme aussi rudimentaire que traditionnelle, qui ont fait la joie et les délices de tant de générations de mioches.

Il y avait encore la marchande de prunes, qui, lorsque arrivait la saison, passait avec sa charrette chargée de ces belles prunes rouges qu'on ne retrouve plus sur nos marchés.

Il y avait surtout la "marchande aux légumes," une bonne vieille qu'on appelait ainsi parce qu'elle vendait toute sorte de choses appartenant aux quatre règnes de la nature.

— Qu'est-ce que vous avez à vendre, la mère ? lui demandait-on.

— De l'anis, mes enfants, de la belle angélique, des épingles, des raves, des œufs, des bas de laine, un cochon de lait, toute sorte d'égumes !

Enfin, il y avait les sauvages — une colonie de Montagnais qui venaient camper l'été dans une anse, aux environs de l'église de Saint-Joseph, et parcouraient nos rues, qui pour mendier, qui pour vendre certains articles de leur fabrication, des arcs et des flèches, des pirogues minuscules en écorce de bouleau, des pagaies en bois de tilleul, de la gomme de sapin, de menus ouvrages en rasade ou en poil de porc-épic colorié, etc.

Ils avaient en général une mauvaise réputation ; et quand on en avait vu rôder quelques-uns dans les

# LES CONSEILS DU MÉDECIN

SOUS LA DIRECTION DU DOCTEUR MONTROY

Adressez toute communication relative à cette colonne au Dr Montroy, LE MONDE ILLUSTRÉ, Montréal.

## LE RÉGIME ALIMENTAIRE

QUESTIONS ET RÉPONSES

environs au cours de la journée, les portes se verrouillaient solidement et de bonne heure le soir.  
J'en ai vu de très inoffensifs, cependant ; j'en ai même connu un très bon, et qui, pour la reconnaissance, aurait certainement pu damer le pion à plus d'un docteur ès-lettres.

C'était un vieux ; il s'appelait Equienne Gilman — ou quelque chose d'approchant.

Il était entré un jour chez nous affublé d'un débris de... disons d'*inexpressible*. Je me sers à dessein de l'expression inventée par la pudeur britannique, car en vérité, l'objet ne saurait se désigner autrement pour en donner une idée. Le fait est que l'article de toilette en question ne pouvait guère qu'attirer l'attention sur ce qu'il avait dû avoir primitivement pour mission de dissimuler.

— Il y a ben des "saguenays" que je l'ai, disait mon sauvage.

Comme ces pauvres déshérités de la civilisation passaient tous leurs hivers au Saguenay, ils confondaient ce nom avec les années — affaire de consonnance. Un an, deux ans, trois ans, c'était dans leur langage un, deux, trois saguenays.

Mon père, qui était la charité en personne, lui fit donner un pantalon.

Pauvre diable ! je n'ai jamais vu, ma parole d'honneur ! dans les soixante ans que j'ai passés sur la terre, un pareil degré de ravissement s'épanouir sur une figure humaine. C'était du rayonnement, de l'extase.

Tous les printemps qui suivirent — et cela dura plusieurs années — on voyait apparaître le vieux sauvage avec son large et bon sourire. Il nous apportait — à mon frère et à moi — chacun un arc et des flèches.

Vous dire si nous lui faisons fête !...  
Un jour, il nous apporta une espèce de marmotte qu'on appelle *siffieux* ; une autre fois ce fut une tortue.

Brave cœur ! Ce pauvre Equienne, je lui garde un des bons souvenirs de mon enfance.

Quand nous le vîmes pour la dernière fois, il avait cent trois ans — cent trois saguenays, comme il disait — et il avait fait plus de quatre milles à pied pour nous apporter son cadeau annuel.

LOUIS FRÉCHETTE.

## PRIMES DU MOIS DE JUIN

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de JUIN, qui a eu lieu samedi le 7 courant, a donné le résultat suivant :

1 <sup>er</sup> PRIX	No	27,235	.....	\$50.00
2 <sup>e</sup>	No	361	.....	25.00
3 <sup>e</sup>	No	36,427	.....	15.00
4 <sup>e</sup>	No	257	.....	10.00
5 <sup>e</sup>	No	15,832	.....	5.00
6 <sup>e</sup>	No	27,265	.....	4.00
7 <sup>e</sup>	No	9,572	.....	3.00
8 <sup>e</sup>	No	18,246	.....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

65	7,605	14,820	19,291	24,845	31,582
110	7,859	15,087	19,343	25,031	32,314
542	8,401	15,159	19,660	25,179	32,547
974	8,151	15,230	20,902	25,352	32,625
1,537	8,496	15,429	21,316	25,731	33,451
1,783	8,721	16,283	22,183	26,114	33,542
1,960	9,174	16,329	22,782	26,382	33,953
2,634	9,467	16,421	23,264	27,169	35,540
2,871	10,492	17,415	23,520	28,331	35,696
2,915	10,728	17,623	23,716	29,518	36,470
5,167	11,240	17,777	23,972	30,146	37,253
5,701	11,295	18,182	24,185	30,317	38,162
6,028	11,520	18,640	24,317	30,743	39,000
6,232	11,897	18,929	24,532	31,227	39,857
6,285	12,164				

N. B. — Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de JUIN, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

*Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger*, a dit Molière, c'est-à-dire qu'il faut prendre quotidiennement la nourriture nécessaire pour que notre sang se purifie et par suite porte à nos muscles et à nos organes une force nouvelle, des éléments nouveaux.

Cette nourriture, pour qu'elle soit bien profitable, doit être prise suivant certaines règles que l'on méconnaît trop souvent, et ces principes hygiéniques qui doivent présider à notre alimentation sont la sobriété dans le boire et dans le manger, et le choix raisonné des aliments.

La gourmandise a fait quantité de victimes, et bien des dyspeptiques doivent le mauvais fonctionnement de leur estomac à des excès de table, à une alimentation surchargée. Tant que les reins et le foie remplissent leurs fonctions dépuratives, tout va bien ; mais, lorsqu'à la suite d'une nourriture trop riche et trop abondante, ces organes viennent à s'épuiser, alors la machine se détraque et les gastrites, la dyspepsie avec ses heures de souffrance arrivent et rendent insupportable une vie qui s'annonçait belle.

Manger est un devoir et une nécessité ; il faut mettre de l'huile dans la lampe pour qu'elle puisse fonctionner, mais si manger sert à prolonger la vie et à réparer nos forces perdues, savoir manger est aussi une chose des plus importantes à connaître.

Voici les lois qui doivent régir nos repas :

1o. Buvez peu en mangeant, seulement pour aider à l'action de la salive et faciliter le passage des aliments mastiqués de la bouche à l'œsophage.

2o. Mangez bien, mais veuillez ne pas satisfaire complètement votre appétit ; ceci vous sauvera de bien des malaises ;

3o. En mangeant, ne lisez pas, n'étudiez pas, car votre cerveau ne peut fonctionner en ce moment qu'au détriment de l'estomac, et bien des gastrites n'ont pas connu d'autres causes que celles-là ;

4o. Mastiquez bien vos aliments ; la digestion commence sous l'action de la salive et se termine dans l'estomac au contact du suc gastrique. La digestion stomacale ne peut bien se faire que si la digestion salivaire a été parfaite ;

5o. Ne buvez ni ne mangez trop chaud ou trop froid, mais que vos aliments et vos boissons soient pris à une température égalant à peu près celle de votre corps ;

6o. Ne mangez pas entre vos repas, car vous serez alors des gourmands. Trois repas par jour suffisent amplement, et il n'y a que les enfants qui peuvent se permettre cette surabondance d'aliments ;

7o. Si vous faites des travaux pénibles, qui exigent de vous une grande dépense de forces, mangez abondamment, mais si vous menez une vie oisive, ne mangez que très peu, car autrement vous fatigueriez vos reins et votre foie ;

8o. Que vos repas soient pris à des heures régulières, surtout si votre santé est mauvaise ou débile ;

9o. Prenez votre temps pour manger, ne vous pressez pas. Soyez au moins une demi-heure à table ;

10o. Quand vous buvez, que ce soit bien lentement, par gorgées, surtout si les boissons sont froides ;

11o. Suivant votre propre expérience, sachez varier d'une manière intelligente vos repas de viandes, de légumes et de fruits. N'oubliez pas que le régime végétal est supérieur au régime carnivore, qui prédispose aux constipations opiniâtres, à la goutte, aux attaques d'apoplexie, etc ;

12o. Abstenez-vous de stimulants, qui, sous le nom d'apéritifs, ne peuvent servir qu'à vous intoxiquer.

En suivant, au meilleur de votre connaissance, ces quelques préceptes, vous vous épargnerez bien des malaises, bien des ennuis. Le temps vous le dira.

10. Que doit-on faire pour faire disparaître les boutons dans la figure ? — Alfred Larose.

Les boutons, ou cette affection de la peau qu'on appelle acné, apparaissent d'ordinaire de 12 à 30 ans. Ils siègent particulièrement à la figure. C'est essentiellement une maladie des glandes sébacées, mais la cause déterminante est à peu près inconnue, et par suite le traitement est des plus difficiles.

S'il y a de la constipation, il faut la combattre par les eaux minérales, les purgatifs légers. Il faut éviter les breuvages chauds, les boissons alcooliques, les pâtisseries, et certaine nourriture trop riche. La personne atteinte de cette maladie connaîtra bientôt par observation les aliments qui lui occasionneront ces boutons ; elle n'aura alors qu'à s'en priver.

Une foule d'onguents et de lotions ont été préconisés, mais aucun d'eux n'est infaillible, si, en même temps, on ne surveille le foie, l'estomac et les intestins.

L'acné vient toujours à disparaître avec le temps.

Voici les principaux remèdes à employer :

Fleur de soufre	.....	2 drachmes
Teinture de camphre	.....	3 —
Glycérine	.....	1 once
Eau de rose	.....	4 —

Une application deux ou trois fois par jour.

Borax	.....	1 drachme
Carbonate de soude	.....	1 —
Glycérine	.....	4 —
Teinture de camphre	.....	1 once
Eau distillée, quantité suffisante pour faire	.....	6 onces

Même procédé d'application.

Et bien d'autres connus et inconnus.

A une jeune mère. — La femme qui nourrit ne doit pas, pour cette raison, exagérer sa nourriture, car autrement une alimentation surchargée irriterait son tube digestif et serait préjudiciable à la sécrétion lactée.

Une femme ne doit s'exempter de l'allaitement que pour des raisons majeures. Si la mère est faible, on devra lui donner du vin, du fer, du quinquina, et autres préparations toniques. Quant à la bière et surtout aux pilules patentées, il serait mieux de ne pas trop se fier à leurs propriétés toniques, tant vantées dans les réclames.

D'ailleurs, avant de choisir soi-même un médicament quelconque, il vaut mieux consulter son médecin de famille qui, mieux que tout autre, connaît la constitution de la mère et lui prescrira les remèdes appropriés, car souvent, et l'expérience est là pour le prouver, un médicament n'est pas également supporté chez tout le monde ; par exemple, le fer convient très bien à certaines constitutions anémiques, tandis qu'il est préjudiciable à d'autres de même nature.

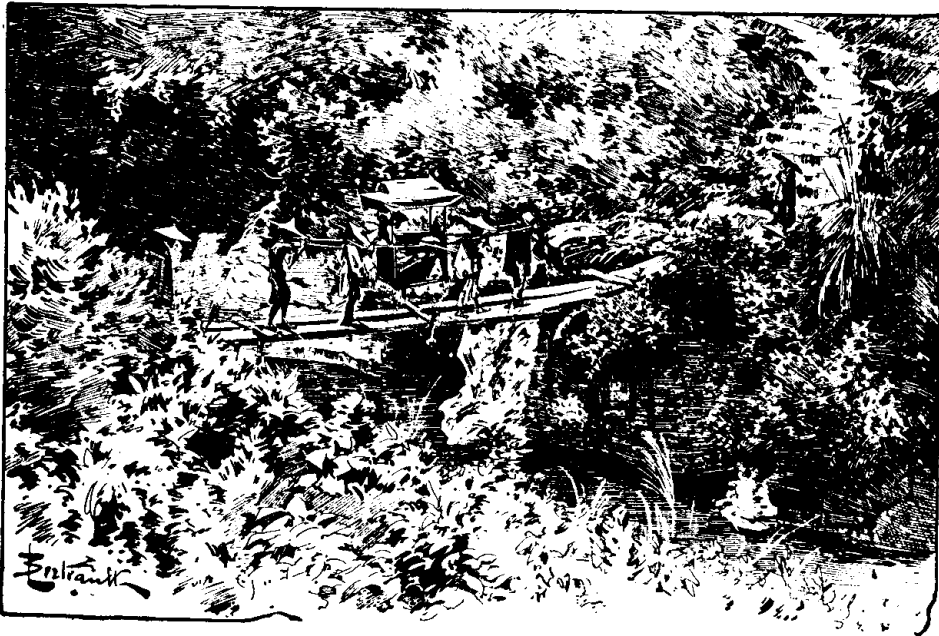
Une bonne prescription qui peut fortifier beaucoup une mère qui nourrit, est celle-ci : Citrate de fer et quinine, 2 drachmes ; vin Xérès ou Sherry, 24 onces ; un demi-verre à vin avec autant d'eau un quart d'heure avant chaque repas. — Dr M.

22 Pour blanchir les mains. — Après lavage, plonger les mains dans un mélange de 2 grammes d'acide sulfurique dans un tiers de litre d'eau. Les mains seront saupoudrées de poudre d'amidon ou plutôt de farine de gruau et recouvertes de gants de peau. Faire ceci pour la nuit.





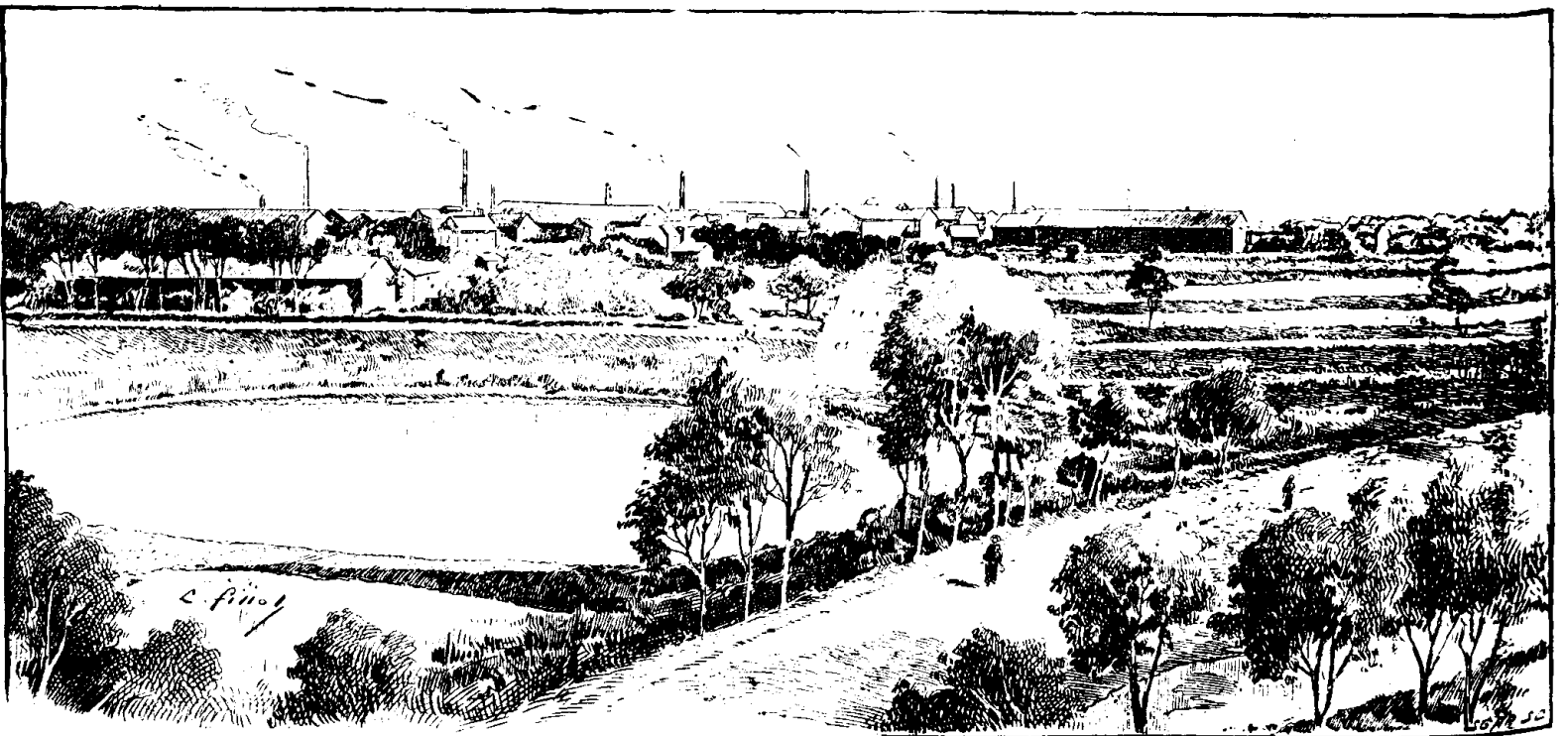
Européens voyageant en Chine



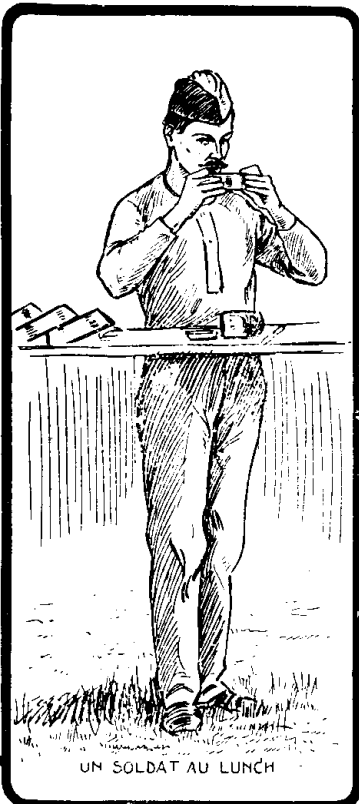
Une route de Chine



Le général Kouei-Song-Tsong-Ping, commandant des troupes de Lieou-tchéou-fou



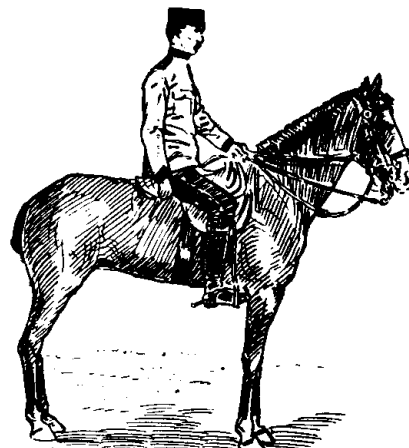
L'arsenal de Tien-Tsien



UN SOLDAT AU LUNCH



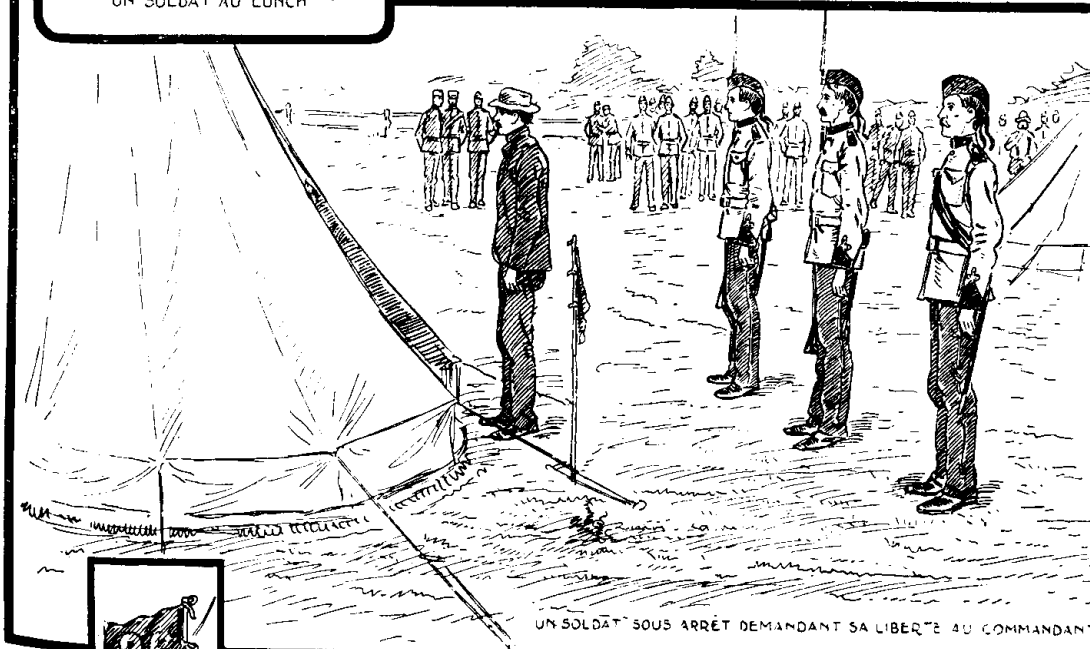
UN LIEUTENANT BIEN CONNU DU 85<sup>e</sup>



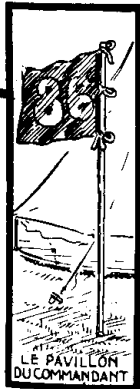
LE LIEUT COL HOULISTON DU 86<sup>e</sup>



UN LIEUTENANT DU 80<sup>e</sup>



UN SOLDAT SOUS ARRÊT DEMANDANT SA LIBERTÉ AU COMMANDANT



LE PAVILLON DU COMMANDANT



LES BOTTES DU QUARTIER-MAÎTRE



UN TYPE D'ORDERLY



UN CUISINIER À L'ŒUVRE

# LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Le *Daily News* publie une dépêche de Berlin annonçant que le comte Tostoi a été excommunié par le Saint Synode de Russie à cause de son ouvrage *Résurrection* dans lequel il s'est révélé l'ennemi de l'Eglise Gréco-Orthodoxe.

The *Birmingham Post* prétend savoir que le prince de Galles a écrit personnellement à Paris qu'il ne désire pas qu'il soit pris de précautions spéciales de police à l'occasion de sa visite et de celle de la princesse à Paris, ne craignant pas, aurait dit le prince, d'être molesté dans cette cité où il est si bien connu.

Malgré ce désir, les autorités de Scotland yard et la préfecture de police de Paris n'en continuent pas moins leurs arrangements spéciaux en vue de cette visite princière.

Un nouveau traitement de la lèpre vient d'être expérimenté avec succès. Se rappelant qu'on a déjà essayé, dans l'Amérique du Sud notamment, de traiter la lèpre par des injections de sérum, l'animal ayant reçu du sang de lépreux, M. Metchnikoff de l'Institut Pasteur a essayé le sérum d'une chèvre à laquelle on avait injecté du sang humain, sur deux lépreux appartenant à nos cliniques. Il a pu constater presque immédiatement chez ses malades une amélioration sensible. Cette méthode est au début de son expérimentation. Ajoutons que M. Metchnikoff en attend les meilleurs résultats.

La *Fronde* de Paris dit :

« Nous allons avoir de très fortes chaleurs : pour s'être fait attendre, l'été n'en sera, une fois venu, que plus brûlant. C'est M. l'abbé Mareux qui le dit. M. l'abbé Mareux a découvert et dessiné à la grande Lunette de 1900 du palais de l'Optique une tache solaire remarquable, faisant elle-même partie d'un groupe très étendu et ayant un diamètre d'environ quarante mille kilomètres. Cette tache qui restera sur le soleil pendant sept jours encore va devenir observable à l'œil nu. Or, la présence des taches solaires correspond aux périodes de grandes chaleurs. Et d'après ses

études à la grande Lunette, M. l'abbé Mareux prévoit de nouvelles taches en juillet, août et septembre, ce qui veut dire que ces trois mois seront particulièrement chauds. »

Est-ce que cela ne s'appliquerait pas au Canada, aussi ? Nous allons voir.

Le prince de Joinville qui vient de mourir, était, on le sait peut-être, affligé d'une si grande surdité qu'il n'eût pas entendu tirer le canon à ses côtés.

Lors du voyage qu'il fit à Froshdorff en compagnie du comte de Paris, pour y jeter les bases d'une réconciliation familiale, il ne put avoir avec la comtesse de Chambord aussi sourde que lui, qu'une conversation à la muette.

Le comte de Chambord, qui ne manquait pas d'esprit, décocha ce trait malicieux :

« Décidément, dit-il, Joinville est encore le seul prince d'Orléans avec lequel ma femme puisse s'entendre ! »

Un journal londonien constate que du premier au trente juin, 60 personnes se sont suicidées dans la métropole anglaise.

Tous les ans, pendant la quinzaine qui suit le Derby, on signale une recrudescence de suicidés, mais cette année, le chiffre est vraiment anormal. Notre confrère londonien attribue cette augmentation aux réjouissances publiques qui éclatèrent après Mafeking et Prétoria. La réaction naturelle s'est produite, dit-il ; la grande surexcitation a été suivie d'une intense dépression, cause de nombreux suicides.

C'est plausible.

On sait que durant sa guerre avec l'Angleterre le président Kruger a fait frapper un grand nombre de souverains, à son effigie, alors que les républiques se contentent de graver sur leurs pièces de monnaie quelque emblème symbolique.

Le Transvaal ne méprisait pas tout à fait le symbole car les *Kruger* d'or portaient au revers un lion vaincu.

Or, ce lion et ce portrait du président n'étant plus d'actualité depuis l'occupation de Prétoria par les troupes anglaises, le gouvernement de la reine Victoria a décidé de supprimer ses pièces d'or en les refondant.

Avis aux collectionneurs et aux numismates qui bientôt ne pourront plus se procurer le souverain transvaalien au lion vaincu.

Il n'est pas un auteur, aujourd'hui, qui ne se plaigne de son éditeur et, cependant, si l'on a la curiosité d'interroger les débuts de l'art littéraire, on voit que les producteurs de l'esprit étaient moins bien payés autrefois qu'aujourd'hui.

Le *Tartuffe* fut payé 200 pistoles—soit \$400. Allez voir si les *Deux Gosses*, la *Porteuse de Pain*, *Gigolette* et autres nullités littéraires se contenteraient de ce rendement ! Les œuvres posthumes de Molière furent payées 1,500 livres, environ \$300. George Sand, parlant dans une lettre de son héritage littéraire, c'est-à-dire de l'ensemble de ses œuvres, l'estimait à \$2,000 ; et quant à Balzac, il reçut de ses éditeurs des propositions pécuniaires qui feraient, aujourd'hui se cabrer un reporter.

Il est bon d'ajouter—pour dire le pour et le contre de la question—que la vie matérielle ayant beaucoup augmenté depuis Molière, le taux de l'argent a considérablement diminué. Et le taux du talent, donc !

La police de Chicago se trouve embarrassée—une fois n'est pas coutume. Elle vient d'arrêter deux jumeaux qui se ressemblent au point qu'il est impossible de les distinguer l'un de l'autre.

Un des jumeaux a volé des marchandises dans un train en gare, voilà le fait ; mais lequel est le coupable ?...

Dans le doute, la police a mis les deux jumeaux en état d'arrestation.

Le gardien du chemin de fer qui a été témoin du vol a été appelé au poste de police pour reconnaître le voleur, mais il n'a pu dire lequel des deux était le coupable.

L'affaire a été ajournée, la police espérant découvrir le véritable auteur du vol avant de faire comparaître les jumeaux devant le tribunal.

Cependant les deux frères refusant de parler, il faudra peut-être renoncer à poursuivre l'affaire, faute de preuve.

Il y a quelques siècles, on eût, sans tant d'ambages pendu les deux jumeaux.

## 20%

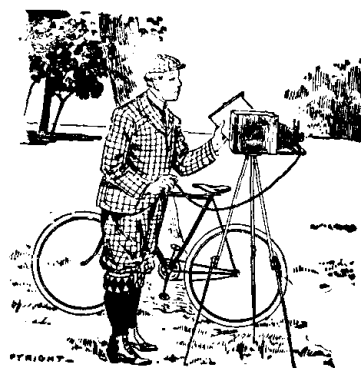
Nous avons décidé de vendre tous nos "Chaises Roulantes" et Carrosses d'enfants, au plus tôt, et pour cela nous accordons un escompte de 20 p. c. et 25 p. c. sur chaque Chaise Roulante et Carrosse d'enfant que nous avons en magasin.

Venez les premiers et vous aurez le premier choix.

**Renaud, King & Patterson**

652 RUE CRAIG

2442, Rue Ste-Catherine



## Camera \$1.00

## Brownie \$1.00

Envoyez-nous un dollar pour  
**CAMERA BROWNIE**

Il fait des photos de 2½ x 2½. Se charge le jour avec des Films pour 6 Vues. Une brochure de 42 pages, donnant toutes les instructions, donnée gratis avec chaque Camera.

Camera Brownie, \$1.00 — Films pour 6 vues, 15 cts

Aussi, un grand assortiment d'appareils de prix plus élevés

**GEO. BARRAT,** Marchand de  
Fournitures Photographiques.

2365, Rue Ste-Catherine, Montréal.

**Cook's Cotton Root Compound**  
Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies take your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, Pills and Imitations are dangerous. Price, No. 1, 41 cents per box; No. 2, 10 degrees stronger, 35 cents per box. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 5-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montreal

TEL. BELL EST 846

**Dr Jos. Versailles, L. D. S.**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
No 395, rue Rachel  
COIN ST-DENIS  
MONTREAL

Heures de consultations : 8 A. M. à 8 P. M.

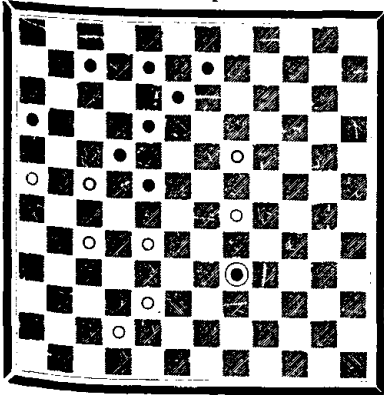
**SOIE** Nous avons acheté les plus importantes maisons de soie du Canada, et nous les avons vendus en assortiments choisis à chacun un assortiment choisi la plus belle soie, soie pour cou plus nouveaux et couleurs brillantes, il y en a assez pour couvrir au delà de 300 paires de gants. Rien ne les égale pour ouvrage de fantaisie. Un paquet par la poste, 10c. 2 pour 25c. en argent. Johnston & McFarlane, Toronto

**LE JEU DE DAMES**

PROBLEME No 248

Composé par M. T. Brunet, Montréal

Noirs—9 pièces



Blancs—8 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 247

Blancs		Noirs	
39	33	26	39
32	25	21	43
38	33	39	26
44	37	43	71
41	36	29	42
53	48	42	53
47	60	71	54
40	35	54	28
25	20	26	13
19	34	gagnent	

**QUERIT LE RHUME EN UN JOUR.**

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

Auguste.—Elle t'a renvoyé ta bague ?  
Alphonse.—Oui, et je vais pouvoir m'acheter un bicyclette dernier modèle.

Une veuve inconsolable traite, avec un employé de pompes funèbres la question des obsèques du défunt.

—Voyons, dit l'employé, vous n'êtes pas raisonnable, madame ; mettez deux cents francs de plus, et je vous assure que ce sera très joli !

Un joli mot de curé :  
Il parlait d'un de ses paroissiens, récemment rétabli d'une grave maladie qui l'avait mis à la dernière extrémité, extrême-onction comprise.  
—C'est dommage tout de même, dit-il, je l'avais si bien préparé à mourir !

Un jeune homme se présente dans un manège et demande un cheval pour aller faire un tour. On lui fait payer la location d'avance.

—Vous avez donc peur, demanda-t-il, que je revienne sans le cheval ?

—Non ; mais nous craignons que le cheval ne revienne sans vous.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 Rue Ste-Catherine, Montréal

En vente toutes les semaines les journaux hebdomadaires suivants : Le supplément du Petit Journal, 3 cents, La Mode Nationale, Le Petit Echo de la Mode, Les Annales Politiques et Littéraires, L'Echo de la Semaine, Le Soleil du Dimanche, Le Petit Parisien, Le Journal des Voyages. Parmi les publications artistiques viennent de paraître : La Grande Vie No 7, Les Femmes Galantes, No 3, La Femme et l'Amour complet en 8 fascicules, Le Panama Salon 1900, 20 cents le No, se vendent séparément, L'Exposition de Paris 1900, plus intéressante que jamais, l'ouverture ayant eu lieu le 14 Avril, prix 15 cents le No.

**Une Vente d'Eté  
Au Louvre**

Nous commencerons demain

**Une Vente d'Eté**

Ce qui veut dire GRAND RABAIS dans les PRIX

Après avoir été occupé pendant la saison des affaires, nous ne pouvons rester inactif durant la saison tranquille.

Voici quelques lignes qui stimuleront nos ventes :

Plusieurs Lots d'Indienne et Chalie Rayés et Carreautés, patrons nouveaux. Prix durant les affaires 10c. Prix de rabais 5c et 6c

Piqué couleur rayée et de fantaisie, toujours vendu 15c, pour écouler ..... 10c

Mousselines et Guingans Nos Mousselines Françaises et nos Guingans Ecossais sont des marchandises appréciées pour leur qualité supérieure, et leurs dessins artistiques, il y a du choix dans notre stock. Les prix qui sont tous réduits varient de..... 5c à 25c

1 JOB--Blouses Nous en avons vendu une grande quantité à 50c. Pour solder nous vendront la balance à..... 25c

Plusieurs Lots de Belles Matinées à des prix spéciaux pour les écouler rapidement.

**JUPES**

en Piqué, en Toile unie et de fantaisie. Aussi en Alpaga, en Etoffe et en Tweed. Ces Jupes sont très chic et font une jolie toilette avec une Blouse légère.

**CHAPEAUX**

Garnis et non Garnis. Voici une bonne occasion de vous procurer deux Chapeaux pour le prix d'un. Tous seront vendus à 50 p. c. de réduction.

SAILORS de 19c, 25c, 39c et 49c qui valent le double.

**CHEMISES POUR HOMMES**

1 lot de Chemises blanches, non empesées, valeur extra à 38c, 50c, 65c.

CHEMISES couleurs très jolies, valeur spéciale 50c et 75c.

CHEMISES négligées, devant en soie.

Notez bien que tout dans notre magasin est vendu à réduction.

**N. TOUSIGNANT**

PROPRIETAIRE

295, Rue St-Laurent

Nous donnons ce magnifique collier orné de perles et de diamants aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine d'élegants paquets d'exquis parfum à la rose et à l'héliotrope à 10c. chacun. Ce collier comprend 170 perles, 3 brillants, pendants parisiens, et une agrafe ornée d'une magnifique perle. C'est une pièce de bijouterie superbe et tout à fait fashionable, paraissant aussi bien que les colliers coûtant cent dollars. Ecrivez et nous vous enverrons le parfum. Quand vous l'aurez vendu, envoyez-nous l'argent, et nous vous expédions votre collier dans une belle boîte tous frais payés. HOME SUPPLY CO., Boîte Toronto.

**OFFERT GRATUITEMENT**

**Corset Nemo**

Pour réduire l'abdomen.

Voyez les attaches au bas du Corset.

**PRIX - - \$3.50**

**CORSET NÉGLIGÉ**

Très souple avec élastiques dans les côtés, sans acier ni baleine, en usage avant déjeuner et porté par les personnes n'aimant pas les corsets ordinaires. Tailles: 18 à 30. Prix \$1.50

J. B. A. LANCTOT  
152 St-Laurent  
Tel. Main 3187.

**LE LAIT S'AIGRIT PAR LES CHALEURS TROPICALES !**

et occasionne chez les enfants des troubles de la digestion qui entraînent parfois des conséquences fatales.

**LA PEPTONINE**

ne présente aucun de ces inconvénients. C'est l'aliment parfait, pur stérilisé qui convient aux jeunes enfants pendant les chaleurs et en tout temps.

25c. la grande boîte  
Dans les Epiceries et Pharmacies

Gros : F. Coursol, 382 Avenue de l'Hôtel-de-Ville, Montréal.

## ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Pour les analyses graphologiques envoyer une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse ; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi de l'écriture à analyser, cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception, dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

## RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

**Dandola.**—A quoi sert d'effacer les noms, vous me causez le double d'embarras et vous avez un résultat moins complet. Cette écriture est remarquable par la quantité de signes de franchise naïve, la franchise d'un enfant ; originalité et obstination ; imagination trop mouvementée ; simplicité convergente ; peu d'économie, sensualité, douceur, vous êtes très impressionnable, ce qui prouve que vous avez un bon cœur, aimant et sensible ; manque d'ordre ; toujours portée à juger en bien ; manque de prudence ; sympathie ; tendance à la jalousie.

**Brunette.**—Constance ; très grande défiance ; vous voyez toutes les choses en noir, et à votre point de vue tout le monde est intrigant ; obstination ; vivacité ; finesse d'esprit ; imagination trop mouvementée ; ouverture d'âme ; la tête gouverne le cœur. Orgueil de comparaison ; esprit observateur ; nature pour laquelle toute petite affaire est grave ; sensibilité dominée. On résiste à un moment donné aux entraînements du cœur ; ténacité ; sympathique et communicative.

**Beau Regard.**—Vous dites que vous êtes parvenue à vous procurer une page d'écriture d'une personne dont vous désirez connaître le caractère, je vous crois ; mais vous n'avez eu aucune difficulté à vous procurer cette page, vous n'avez eu que le trouble de l'écrire.

La graphologie a cela de bon qu'elle peut aider à reconnaître les faux ou les lettres anonymes. Vous voulez connaître le caractère de Violette de l'avenir, eh ! bien, je vais vous dire le caractère de Beau Regard et cela va être la même chose, seulement l'écriture de Violette

est appliquée et représentée, pour ainsi dire, la fille au salon et Beau Regard est l'écriture courante ou la fille à la cuisine, c-a-d, avec son caractère naturel. Donc Beau Regard vous êtes timide, orgueilleuse de vous-même, vous désirez attirer l'attention par des actes étranges, vous ne manquez pas non plus de prétention, vous avez une dose assez forte d'égoïsme, économie de petites choses. Vous avez une nature sensuelle, aimante et caressante ; franchise naïve, et très défiante ; goûts artistiques ; esprit sobre et contenu ; mais cependant rien de grave et d'austère ; caractère régulier et calme ; esprit gracieux ; capacité littéraire ; vous êtes ambitieuse, mais cela vous est peu utile, car vous avez une volonté faible, aucune vivacité.

**Lucia.**—Enfin, voici une écriture ou l'on ne rencontre aucun signe de pose, de prétention ou d'orgueil. Conséquemment humilité. Il y a encore une vertu plus rare, c'est la vraie honnêteté ; probité et droiture ; et dire que vous demeurez à Ottawa, là où se trouve la mine des ruses et des intrigues. Nature dévouée ; esprit sobre ; jugement sain et imagination calme ; économie ; courage. Mais d'un autre côté vous êtes prompte, obstinée, et pas assez douce. Cependant, il y a de la sensibilité qui tempère le côté un peu rude ; ordre ; gratitude ; gourmandise.

**Marcelle.**—Nature très sensuelle, orgueilleuse et égoïste ; imagination trop mouvementée. Idéalisme ; vivacité ; volonté faible ; sensibilité ; facile à conduire ; peu soigneuse ; défiance, franchise ; tendance à construire des châteaux en Espagne ; humeur inégale ; malgré la franchise native, les ruses commencent à percer.

**Gros Jean.**—Vous n'avez confiance en personne ; vous êtes défiant et toujours disposé à juger en mal, et avec cela très timide et très sensible. Imagination trop mouvementée, sentiments d'égoïsme et d'économie sordide ; vous êtes de caractère régulier, toujours de la même humeur et dans les mêmes sentiments d'orgueil de vous-même ; vous poussez l'ordre jusqu'à la minutie ; vivacité à de très rares intervalles ; obstination. Faites attention, vous avez de fortes tendances à la jalousie. C'est malheureux que vous n'avez pas signé cet écrit à l'encre, j'aurais peut-être trouvé d'autre chose de pire ou bien qui aurait pu atténuer les défauts.

**Annibal.**—L'orgueil, hélas ! toujours de l'orgueil. Jusqu'à ceux qui nous recommandent l'humilité qui en sont atteints, et encore dans toutes ses formes. Orgueil de soi-même et orgueil de supériorité et d'excentricité ; goûts de vie élevée ; affectueux, aimant et sensible de nature, mais vous dites : Je me tiens

contre ces sentiments afin de paraître austère ; esprit sobre ; grande économie ; ouverture d'âme ; variabilité ; nature calme ; logicien ; beaucoup d'ordre et de prudence ; ténacité et obstination ; beaucoup de dévouement, le cœur ne cède à ses instincts que lorsque la tête a réfléchi.

**Remo.**—Vous êtes un original et un exalté, vous manquez d'ordre et de retenue ; trop de confiance au monde. Vous êtes léger. Vous manquez des bonnes qualités de l'homme d'affaires. Vous avez beaucoup de franchise, et malgré vos petites ruses, je vous crois honnête homme. Forte volonté et obstination ; grande douceur ; aucun goût artistique ; crainte de déplaire, facilité à accueillir tout le monde. Timidité ; vous avez de nature un bon cœur, mais vous étouffez tant que vous le pouvez vos bons sentiments de dévouement et de sensibilité pour pratiquer l'égoïsme et l'économie, gourmand et sensuel.

**Liberté.**—Vous êtes doué d'une belle nature et d'un bon cœur ; vous aimez à protéger le faible ; esprit observateur et logicien, sensibilité et dévouement, douceur naturelle ; simplicité ; impétueux ; sensualisme ; prétention ; ruse ; ambition ordinaire ; économie ; réalisation ; nature craignant de déplaire ; vivacité ; originalité ; confusion d'idées ; esprit dominateur ; don d'influencer ; sympathie communicative ; caractère changeant, mais persistance dans les sentiments d'amour et d'affections, malgré la mobilité native ; énergie et lutte, aucun goût artistique.

**G. Fin de Boer.**—Je retourne toujours les manuscrits, quand on paye l'affranchissement pour le retour. Orgueil de supériorité très prononcé. Vous vous faites un tréteau sur lequel vous montez avec vos connaissances ou votre position sociale et vous dites, je suis plus que toi, etc. Goûts de vie élevée et aristocratique, nature convergente ; économie ; grande douceur ; nature pondérée ; vue nette des choses ; nature craignant de froisser ; répulsion de tout moyen violent logicien ; vous êtes toujours disposé à dire votre manière de penser, mais par délicatesse ou prudence vous vous retenez, car vous êtes très prudent et avez beaucoup d'ordre, et très particulier ; cependant, il y a légèreté d'esprit et enthousiasme tout en étant obstiné vous n'aimez pas à imposer votre idée ; vivacité et gourmandise ; indécision ; sensibilité.

P.-O. N...

Professeur de graphologie.

A suivre

L'amitié est comme le café qui, une fois refroidi, ne se réchauffe point sans perdre son arôme.

## Un Voyage en Europe

Et une Visite à l'Exposition de Paris

feront beaucoup plus de plaisir aux personnes qui ne souffriront pas du  
MAL DE MER,

qu'à celles qui en souffriront

## ...Abbey's Effervescent Salt

est un spécifique pour cette douloureuse maladie. Pris régulièrement pendant quelques jours avant le départ, et durant le voyage, il stimulera le foie et la digestion et agira comme un

SEDATIF

pour les nerfs de l'estomac. C'est une nécessité et non pas un luxe pour toutes les personnes qui savent comment voyager confortablement.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation peut servir, sera envoyé franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à the Abbey Effervescent Salt Co. Limited, Montréal. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS, 25c et 60c la bouteille.

Before. After. Wood's Phosphorine,  
The Great English Remedy.  
Sold and recommended by all  
druggists in Canada. Only reliable  
medicine discovered. Six  
packages guaranteed to cure all  
forms of Sexual Weakness, all effects of  
Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt  
of price, one package \$1. six, \$5. One will please,  
six will cure. Pamphlets free to any address.  
The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street Montréal

## Le Passe-Temps

est une superbe revue musicale, avec texte et  
musique qui paraît tous les quinze jours. Inté-  
ressante et utile pour professeurs et élèves, 8  
pages de texte et 16 pages de musique choisie ;  
musique de piano, d'orgue, de violon, de man-  
doline, duos, etc. Une magnifique prime est  
donnée aux abonnés d'un an. En vente par-  
tout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50  
par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur,  
58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil  
madraire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans  
Le numéro : quarante centimes. Abonne-  
ments : Union postale un an 22 fr., six mois  
11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à  
toute personne qui le demandera par lettre  
affranchie. Les abonnements partent du 1er  
décembre et du 1er juin. Librairie Hachette &  
Cie, boulevard Saint-Germain, 79 Paris.

## Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois de juillet 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—*Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—*Les Bostonnais*, par John Lespérance (roman historique illustré) ;

3.—*Femme ou Sabre*, (*The trail of the word*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—*Les femmes rêvées*, (poésies), par Albert Ferland.

5.—*Les monographies de plantes Canadiennes*, par E.-Z. Massicotte ;

6.—*Gustave ou un héros Canadien*, par A. Thomas.

7.—*Les fleurs de la poésie canadienne*, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—*Petit dictionnaire de la langue française*, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—*Un chapelet* en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

10.—*Nouveau paroissien romain*, contenant la messe et les vêpres, augmentés des Évangiles de tous les dimanches, des prières durant la messe, du chemin de la croix, etc, avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 314 pages, papier fin, gros caractère, couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

11.—*Recueil de prières de madame de Fénelon*, corrigé et augmenté de méditations, prières et lectures tirées des *Œuvres des Saints Pères*, des écrivains et des orateurs sacrés. Aussi les prières durant la messe et les vêpres, etc. Avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 214 pages, papier fin, encadrement et titres en rouge. Couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

12.—*Le combat spirituel* composé en italien par le R.-P. D. Laurent Scupoli, traduit en français par le P. J. Brignon, jésuite, nouvelle édition augmentée de la messe et des vêpres, etc. Avec une gravure en taille douce, 1 vol. de 264 pages, papier fin, encadrement et titres en rouge. Couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

13.—*Prières de saint Alphonse de Liguori* divisées en exercices de piété pour chaque jour, chaque semaine, chaque mois, et les différents temps de l'année,

par le P. J. M. L., avec la Messe et les Vêpres, etc. Gravure en taille douce, 1 vol. de 228 pages, papier fin, encadrement et titres en rouge. Couverture flexible en maroquin chagriné, tranches dorées.

14.—*Sujet religieux* en couleur, sur simili porcelaine, encadrement en peluche, pour mettre sur étagère ou bureau.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

—Les juifs possèdent cinq synagogues à Montréal.

Si vous voulez réussir en peu de temps à faire de bonnes photographies, servez vous des plaques Lumière extra rapides, car elles sont fabriquées avec le plus grand soin et avec des produits chimiquement purs.

Les essayer, c'est les adopter.  
Dépôt général des produits A. Lumière & ses Fils, 1835, rue Notre-Dame, Montréal.

F. CORDON, agent général.

### VOGUE MÉRITÉE

Si le *Baume Rhumal* est maintenant autant répandu dans le monde, c'est bien dû à son efficacité et à son bon marché.

—Durant l'année dernière, les États-Unis ont mis 2,500,000,000 de timbres-poste de deux cents sur le marché. Mis bout à bout, ils couvriraient une étendue de 40,000 milles.

—Il y a dix choses qu'on ne se repent jamais d'avoir faites. C'est : de faire du bien à tout le monde ; de ne dire du mal de personne ; d'écouter avant de se prononcer ; de ne jamais parler lorsqu'on est en colère ; de ne jamais refuser un service qu'on peut rendre ; d'être secourable aux malheureux ; de convenir de ses torts ; d'être patient pour tout le monde ; de ne pas encourager les rancœurs ; de se défier de tous les rapports malveillants.

## UNE

# PROPOSITION D'AFFAIRE!

Voulez-vous faire une spéculation sans capital !

Voulez-vous devenir propriétaire ?

Voulez-vous placer votre argent sûrement ?

Voulez-vous aider au développement de votre ville ?

Voulez-vous vous bâtir un "chez vous" sur les bords du plus beau fleuve du monde ?

Voulez-vous habiter la campagne, tout en étant à la ville ?

Voulez-vous faire acte de citoyen entreprenant ?

Voulez-vous mettre vos épargnes sur ce qu'on ne peut vous enlever ?

Voulez-vous acheter du terrain qui a doublé de valeur depuis deux ans ?

Quand on fait ces propositions, instinctivement les regards se tournent vers Viauville. C'est la seule place sur l'île de Montréal qui offre autant d'avantages.

Si vous avez l'intention d'acheter du terrain, allez à Viauville avant de placer votre argent ailleurs.

Les conditions d'achat sont faciles.

Les titres sont parfaits.

Sur les lieux, vous recevrez des agents toutes les informations voulues.

Tous les tramways correspondent vers Viauville. M. ED. GOHIER, le représentant de la succession Viau pour la vente des terrains, peut être consulté tous les jours au bureau sur les lieux, ou à son bureau, chambre 502, édifice New-York Life.



## L'Institut d'Optique Américain

Seule Maison à Montréal, faisant la spécialité directe dans la fabrication de Verres "cristal de Roche," diamant et combinés, etc., à Lunettes et Lorgnons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commandes exclusivement, selon la Force de la Vue et guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes sortes, donnant l'énergie et la vigueur aux Nerfs Optiques et rendant la Vue Forte pour bien Voir de Loin comme de Près.

Tous nos Verres optiques ophthalmiques, et Pierres cristallines combinés, cylindriques et sphériques, concaves ou convexes, sont importés des plus célèbres manufactures des E.-U., et d'Europe, et confectionnés ici, à l'Institut, pour la guéri on d'yeux. Venez et voyez.

Avis.—Riches comme pauvres, grands et petits, jeunes ou vieux sont conseillés et examinés gratuitement par nos Opticiens Spécialistes gradués ayant plusieurs années d'expérience aux Etats-Unis et en Europe.

Notice.—Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais de Lunettes ou Lorgnons des Peddlers ou des passants à domicile, car les hopitaux sont remplis de leurs victimes. Ven z nous consulter avant de vous risquer a devenir aveugles.

Ouvert de 8 hrs a.m. à 8 hrs p.m. Dimanche 1 à 4 hrs.

Toutes prescriptions d'Oculistes seront soigneusement remplies.

## Institut d'Optique Américain

1856 rue Ste-Catherine, Coin rue Cadieux  
2e porte à l'Est

MONTREAL.



# VIN MARIANI

LE GRAND TONIQUE STIMULANT.



"Je puis certainement ajouter mon témoignage aux vertus du VIN MARIANI, que j'ai trouvé excellent; je suis bien convaincu de ses qualités." HENRY IRVING.

"Je dois ma santé et ma vitalité au VIN MARIANI; quand je deviens parfois épuisé, quelques gouttes me donnent une vie nouvelle. Il est délicieux. Je proclame le VIN MARIANI le Roi des Vins Toniques." SARA BERNHART.

"C'est avec beaucoup de plaisir que je reconnais avoir fait usage du VIN MARIANI durant plusieurs années. Je le considère comme un stimulant de valeur." MORELLE MACKENZIE, M. D.

"La marche de l'infanterie durant les dernières manœuvres, a été la meilleure qui ait été vue sous mon commandement à Aldershot." SIR EVELYN WOOD.

"Plusieurs officiers ont eu recours aux propriétés toniques et reconstituantes du fameux VIN MARIANI, la méthode la plus certaine comme aussi la plus agréable de se procurer de la résistance contre la fatigue." SIR EVELYN WOOD.

### CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 19,900,000 manouvriers en Allemagne.

—Les revenus de John. D. Rockefeller pour les premiers six mois de 1900 sont \$24,000,000.

—31 pour cent de la population de Londres sont considérés comme dénués de moyens d'existence.

—La cathédrale catholique de Saint-Pierre à Montréal mesure 330 pieds de long, et 222 pieds de large.

—Au Montana se trouve le plus grand verger du monde. Il renferme 565,000 pommiers.

—L'horloger de la ville de Heilbronn, en Bavière, monte chaque année 288,000 marches d'escalier.

—Londres consomme par an 400,000 bœufs, 1,500,000 moutons, 8 millions de volailles, 400 millions de livres de poisson, 500 millions d'huîtres, 500 millions de litres de bière.

—L'herbier du jardin botanique de New-York vient d'acquérir une collection unique, croyons nous, du moins jusqu'ici : c'est celle des plantes du terri-

toire du Yukon et de la fameuse région aurifère du Klondyke.

### COURTE MONOGRAPHIE

Le Baume Rhumal est délicieux à prendre. Il coupe un rhume avec autant de facilité qu'on casse une allumette en deux.

—L'Allemagne vient de voter une nouvelle somme de \$65,000,000 destinée à être employée à la construction de nouveaux cuirassés.

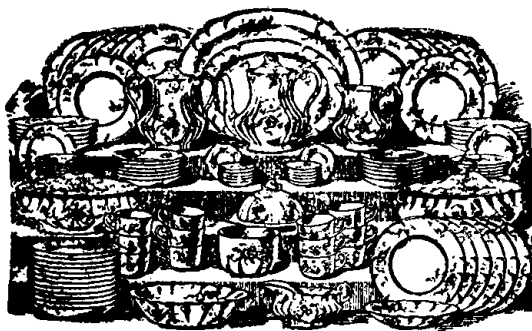
—C'est une grave erreur de croire que l'habileté des ouvriers n'a pas la même importance en culture que dans l'industrie; c'est précisément au contraire parce que le travail des champs est de sa nature très varié, qu'il exige des ouvriers intelligents et habiles.

—Les orties, fougères, roseaux, framboisiers peuvent servir à grossir la litière des animaux. On les étend sous les bêtes en les recouvrant légèrement avec de la paille. Les cendres d'ortie, de fougère, de fanes de patates, de betteraves, de roseaux sont très riches en potasse.

### QUI VEUT PEUT

Voulez-vous guérir votre rhume rapidement et sûrement? Il n'y a qu'à prendre du Baume Rhumal.

## Service à Thé GRATIS



56 Morceaux

Grandeur en usage dans les familles. Magnifiquement décorés les dessins les plus artistiques.

UNE CHANCE RARE

Vous pouvez avoir ce splendide Service à thé et une douzaine de Cuillers à thé fort placage, en vendant notre remède naturel UNETA. Nous ferons ce que nous disons et nous vous donnerons un magnifique Service à thé absolument gratis si vous acceptez l'offre que nous envoyons à chaque pers nne qui se prévaut des avantages de cette annonce faite dans le but d'introduire rapidement notre célèbre remède UNETA. Ce remède est une cure rapide et positive du Rhumatisme de la Dyspepsie des Maux de tête de la Constipation Maladies des Femmes, des Reins, etc. Si vous acceptez de nous vendre seulement que SIX paquets à 25 cts le paquet, écrivez-nous aujourd'hui et nous vous enverrons UNETA par la poste. Quand vous les aurez vendus envoyez-nous l'argent et nous vous retournerons une douzaine de Cuillers à thé, fort placage, ainsi que notre Service à thé de 56 morceaux, le même jour que nous recevrons l'argent. Cet offre est très libérale et elle est faite dans le but d'introduire notre Merveilleuse Médecine dans chaque maison de ce pays. Plus ceux qui ont reçu nos jolis Services à thé et nos Cuillers pour avoir vendu notre Remède en sont parfaitement enchantés.

THE UNETA REMEDY Co., Toronto, Ont.

Une simple application de

## COMME Du Dr. Adam

GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix: 10 Cents. En vente dans toutes les Pharmacies



## A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX: 25c.

## IL FAUT DORMOL !!!

**NOUVEAUTÉS PHOTOGRAPHIQUES**

*Développeur au Diamidophénol.—  
Produit de la maison A.  
Lumière & Ses Fils*

Les propriétés du Diamidophénol en font un développeur de premier ordre ; il présente notamment les avantages suivants : 1o. Il est très soluble dans l'eau ; 2o. Il fonctionne en solution aqueuse avec une simple addition de sulfite de soude, d'où résulte la suppression des alcalis ou carbonates alcalins employés à haute dose dans les autres révélateurs analogues, et qui sont susceptibles de provoquer divers accidents ; 3o. Il rend possible, pendant le développement, la correction des erreurs commises dans l'appréciation des temps de pose ; 4o. Enfin, son action très énergique permet un développement rapide et conduit à l'obtention de clichés remarquablement fouillés ; 5o. Sa grande énergie réductrice ainsi que le peu de coloration que prennent ses solutions pendant le développement le rendent éminemment propre au développement des papiers au gélatino bromure d'argent. *C'est le révélateur qui, avec ces papiers, donne les noirs les plus vigoureux et les blancs les plus purs.*

**ANECDOTES ET BONS MOTS**

En sortant de l'exposition, Mme Durapiat, très fatiguée, dit à son mari :  
— Si nous prenions une voiture ?  
Durapiat, avec jovialité :  
— Tu sais bien, chère amie, que je ne prends jamais rien entre mes repas !

Poilras est libre-penseur ; aussi s'applique-t-il à élever son fils dans le mépris des conventions sociales.  
L'enfant lui demande dernièrement :  
— Papa, le suicide est-il un crime ?  
Poilras répond d'un ton absolu :  
— Non, mon enfant ! Cependant, il ne faudrait pas en faire une habitude !

Crétinot père donne à son fils une lettre en le priant de l'affranchir et de la mettre à la poste. Il voit l'enfant coller sur l'enveloppe un timbre ayant déjà servi.  
— Qu'est-ce que tu fais là ? Ce timbre n'est pas bon.  
Et Crétinot fils :  
— Pas bon ! pas bon ! Il y en a de pareils sur toutes les lettres que tu reçois.

Fille unique d'un riche industriel, Mlle X... serait un parti des plus enviés, n'était son embonpoint, qui fait hésiter les prétendants.  
— Songez, disait un ami de la famille à l'un d'eux, qu'elle aura en dot la moitié de la fortune paternelle.  
— Sans doute, mais, entre nous, je préférerais la fortune entière et la moitié seulement de la personne !

L'autre jour, Mme B... rencontre le peintre Z...  
— Eh bien ! lui demanda-t-elle, vous travaillez toujours au portrait de mon mari ?  
— Oui, ça marche.  
— Il sera ressemblant ?  
— Frappant !  
Alors Mme B... interloquée :  
— Vous saviez donc qu'il me battait ?

**INSTITUT DU DR W. LYONS-GAUTHIER**

No 327 rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Télp. Bell, Est, 708. Consultations gratuites.

**VENTE DE JUILLET 1900**

MAISON

**ARCHAMBAULT FRERES**  
**SYSTEME NOUVEAU**

La maison ARCHAMBAULT FRERES connue depuis un quart de siècle, par sa manière sérieuse et sa franchise en matière d'annonce, inaugurera durant cette vente, un système de Coupons d'Escompte décrit dans cette annonce.

**ETOFFES A ROBES**

Cachemire rouge Terra-Cotta, 44 pcs largeur, valeur extra 60c. Réduit ..... **20c**  
Étoffes Brochées de couleur, 75c, pour ..... **25c**  
Plaids Ecossais, valeur 30c, pour ..... **20c**  
Cachemire noir, valeur 50c, pour ..... **35c**  
Plusieurs pièces d'Étoffes à Robes que nous vendions 25c, 30c et 35c. Réduites à **7c, 10c, 15c et 30c**  
Aussi quelques Patrons de Robes et nombre de coupons au quart de leur valeur.

**SPECIAL**

Beau Challie fleuri de couleur pâle et foncée, valeur 60c, réduit à ..... **25c**  
Coupons d'indiennes, depuis 1½ à 8 verges de longueur. Prix, 10c, 12c et 15c, réduits à **7c**

**SOIES**

Soie rayée, de différentes nuances, pure soie Pesanteur extra, valeur \$1.00 pour ..... **75c**  
Soie carreautee, de toutes nuances, valeur 40c, pour ..... **25c**  
Soie fleurie, tous les patrons, valeurs 50c, 55c et 60c, pour ..... **30c et 35c**  
Demandez à voir les Soies.

**BLOUSES**

Toutes nos Blouses blanches et de couleur ; nous les vendons aux prix mentionnés, **25c, 35c, 49c, 79c et 99c**  
N'ayez pas peur de nous fatiguer.  
Demandez à les voir.

**OFFRE SPECIALE**

Toute personne affirmant avoir vu cette annonce dans "LE MONDE ILLUSTRÉ" aura droit à 10 cents quand elle aura acheté pour un dollar et plus.

**ARCHAMBAULT FRERES,**

1501, Rue Ste-Catherine, Montréal.  
Coin Amherst.

**MODES**

Pour vous, mesdames, la mode et le chic vous sont indispensables, quand vous pouvez les obtenir à bon marché. Constatez-le par les prix de notre vitrine.  
La valeur de ces Chapeaux de **75c et 90c** est de \$2.00 et même de \$2.50.  
Comme spécial, nous avons de jolis Sailors à **59c**.  
Pour clore ce département, nous avons des Sailors à **25c** d'une valeur incomparable.

**ZEPHIR, GUINGANS**

Grand choix de Patrons nouveaux, couleur garantie, vendus pendant la saison des affaires à 15c, maintenant ..... **8c**  
Grand choix de Patrons nouveaux, couleur garantie, vendus pendant la saison des affaires à 20c, maintenant ..... **10c**  
Grand choix de Patrons nouveaux, couleur garantie, vendus pendant la saison des affaires à 25c, maintenant ..... **15c**

**SATIN**

Nous avons 1,000 verges de Satin de couleur, valeur 25c, pour ..... **10c**  
Pour ouvrage de fantaisie.

**BONNETS POUR ENFANTS**

(Un Bonnet) blanc et de couleur, valeur 35c, pour ..... **15c**  
(Un Bonnet), valeur 60c et 75c, réduit à **35c et 40c**

**COUVRE-PIEDS BLANCS**

1 Lot considérable, ils valent 90c, durant cette vente nous les offrons à ..... **59c**

**MOUCHOIRS**

40 doz. Mouchoirs couleur, valeur 3c, pour ..... **1c**  
1 Lot Mouchoirs de soie très jolis, valeur 15c, 20c et 25c, pour ..... **5c**

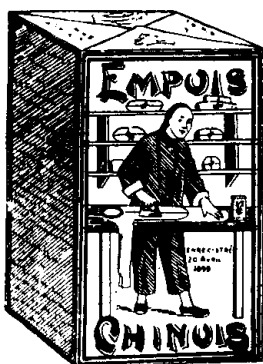
**DENTELLES**

1000 verges de Dentelle blanche et crème, valeur extra pour **5c** la verge.

**ARCHAMBAULT FRERES, 1501 Ste-Catherine, Mont.,**  
Coin Amherst.



Exigez cette vignette sur chaque paquet



AVEC

L'EMPOIS CHINOIS

Une fillette de quinze ans peut passer et glacer comme le plus habile des Chinois. Il s'emploie aussi bien à l'eau froide qu'à l'eau chaude.

ESSAYEZ-LE

Manufacturé seulement par le MOULIN OCEAN

1094 Rue St-André, Montréal

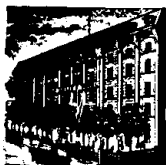
Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.



HOTEL RICHELIEU

Nouveau propriétaire

L. A. COTÉ

Ex-Gérant de

L'HOTEL RIENDEAU

L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R.



Hôtel de premier ordre et entièrement aménagé à neuf. Confort parfait et prix populaires.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Pour le Traitement et la Guérison de L'OBESITE



DÉPOSITAIRE POUR LE CANADA :

PHARMACIE LACHANCE 1594, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

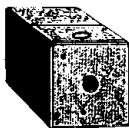
PRIX, \$1 25 LA BOITE (Expédié franco par la malle sur réception du montant.)

DE L'INCONVENIENT DE SE RAJEUNIR



Le fiancé.—Remarquez, chère Juliette, que ce collier a juste autant de perles que vous comptez de printemps.

Elle (en aparté).—J'aurais mieux fait de lui avouer mon âge véritable.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et rapporte que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "dévebor", 1 set de lino-tions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez la gagner facilement en variant seulement 15 de plumes en verre à 10c. chacune. Elles ont au delà de 5 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite S M.

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préféré des connaisseurs — Fait du plus pur Havana — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



L. N. BETOURNAY. A. GIROUX J. E. LALONDE.

Royal Silver Plate Co.

Plaquéurs en Or et en Argent.

VIEILLES ARGENTERIES de table et d'ornementation.

ARTICLES DE FANTAISIE. ORNEMENTS D'EGLISES.

Réparés et Argentés

Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure une Spécialité.

40 Cote St-Lambert, - Montréal.

Tel. Bell : Main 1387

CRATIS



Nous donnons ce joli Canif à quatre lames avec manche en nacre de perle à ceux qui vendent 6 paquets de notre Poudre à Limonade à 10 cents chacun. Envoyez votre adresse et nous vous expédierons la Poudre à Limonade franco. Quand vous les aurez vendus, envoyez l'argent et nous vous retournerons le canif gratuitement. Adressez :

GEM NOVELTY CO TORONTO, ONT.



La lumière la plus économique, la plus puissante du monde. Fait et brûle son propre gaz. Les lampes sont portatives. Pas de tuyaux, de fils ou de machines à gas. La lumière parfaitement blanche, régulière, saine, et acceptée par toutes les assurances. 10 Chandelles 20 heures pour 5 cts. Pas de meches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Nettoyage supérieur à l'électricité, l'acétylène, l'huile de charbon. L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.



ARRÊTÉS GRATUITEMENT. Cure permanente par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTORE. Arrêtez votre attaque après le premier jour d'usage. CONSULTATIONS personnelles ou par poste. Traités et une bouteille d'essai de \$2.00 GRATIS aux malades qui n'ont à payer que l'expédition sur livraison. La guérison n'est pas seulement temporaire ELLE EST RADICALE dans tous les cas de Désordres Nerveux, Epilepsie, Spasmes, Danse de saint Guy, Débilité, Faiblesse. Dr. R. H. KLINE, Ld. 981 Arch Street, Philadelphia. Fondée en 1877.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout, dit. Sous ce titre : " Boîte aux lettres, des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

LE POISSON QUI FAIT EXPLOSION



Bidon.—Il faut avoir du plaisir avec l'oncle Baptiste.



Tiens-toi prêt à mettre le feu au pétard après que je l'aurai attaché.



Oncle Baptiste (pendant que le gamin tire sur sa ligne).—Ca tire comme si c'était un esturgeon.



Ce n'en était pas un.—" Judge."



UN POINT HISTORIQUE

Le maringouin (à son compagnon).—Je crois que c'est exactement ici que ma femme a perdu la vie, l'été dernier.



UNE MÉPRISE

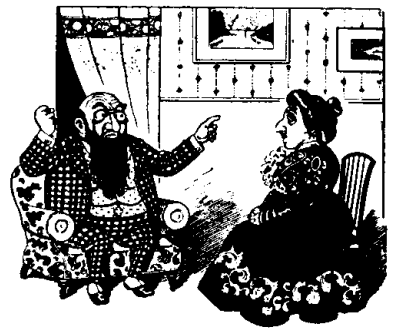
La paysanne.—Est-ce que ma verrue se verra sur mon portrait ?  
Le photographe.—Soyez tranquille, je la ferai disparaître.  
La paysanne.—Ça me fera-t-y point trop mal, au moins !



LE FIANCÉ PRÉVOYANT

—C'est demain que nous nous marions, Ernest... Y pensez-vous ?  
—Certainement, certainement, mais je vais du reste, faire un nœud à mon mouchoir.

IL NE FAUT PAS CACHER SES DIAMANTS



M. Goldstein (aigrement).—Oui, je sais que nous voilà riches, maintenant, mais je ne m'occupe pas de la mode. Non ! je ne suis pas pour couper ma belle barbe, que ce soit à la mode ou non.



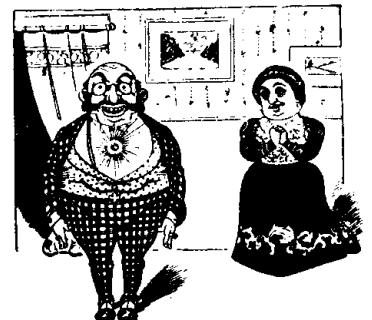
Mme Goldstein.—Mon Dieu ! Nous ne serons jamais capables d'aller dans la bonne société tant qu'Abraham ne coupera pas cette barbe ridicule. Ah ! je pense à quelque chose.



—Où, monsieur, il est assez gros. Mettez-le dans une boîte, je vais l'emporter.



—Abraham, regarde ce que je t'ai acheté sur mes économies. Un diamant de la plus belle eau pour mettre sur ta chemise. C'est ton cadeau de naissance.



(Le lendemain).—Oh ! est-ce qu'il ne ressemble pas à un des banquiers de Wall Street M. Goldstein.—Cela m'a peine de perdre ma belle barbe, mais un homme serait fou de mettre sa lumière sous un boisseau.—" Puck."

# LES REPROUVES

## PREMIERE PARTIE

— Je suis très content que vous ayez eu confiance en moi, miss Wentworth, et croyez bien que vous me trouverez toujours prêt à vous venir en aide chaque fois que mes services pourront vous être de quelque utilité. Si vous voulez venir prendre le thé avec ma mère demain soir à huit heures je serai à la maison et nous causerons de tout ceci sérieusement. Ma mère est une femme habile et je sais qu'elle vous aime. Vous aurez confiance en elle, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien volontiers, et de tout mon cœur.

— Vous verrez qu'elle sera pour vous une amie sincère.

Ils étaient alors de retour auprès de la porte du petit jardin. Clément Austin tendit la main à la jeune fille.

— Bonne nuit, miss Wilmot.

— Bonne nuit.

Marguerite ouvrit la porte et entra dans le jardin. M. Austin prit lentement le chemin de sa demeure en passant devant de jolis cottages cachés au fond des jardins du faubourg et de prétentieuses villas avec des tours à campanile et des porches gothiques. Les fenêtres éclairées étincelaient dans l'obscurité ; ça et là le bruit d'un piano se faisait entendre ou bien la voix d'une jeune fille qui respirait l'air du soir.

La vue de ces maisons, où régnait le bien-être et la gaieté, fit faire au caissier de tristes réflexions sur le sort de la jeune fille qu'il venait de quitter.

— Pauvre enfant désolée, se dit-il, pauvre jeune fille orpheline et solitaire !...

Mais il se préoccupa surtout de ce qu'il avait appris sur Henri Dunbar, et les preuves qui inculpaient le riche banquier grandissaient en importance à mesure qu'il les approfondissait. Ce n'était pas un fait seul qui accusait le millionnaire, il y en avait un grand nombre.

Le secret possédé par Joseph Wilmot et qu'il avait sans doute voulu exploiter, l'agitation de M. Dunbar dans la cathédrale, son refus de recevoir la fille de l'homme assassiné, sa tentative de corruption à prix d'argent... voilà quels étaient les faits culminants... et lorsque Clément Austin arriva chez lui, il en était arrivé... comme Marguerite Wilmot et comme Arthur Lovel... à soupçonner le millionnaire.

Il y a donc maintenant trois personnes qui croient que M. Dunbar est l'assassin de son ancien valet.

### XXV.—LE DÉSAPOINTEMENT DE LAURE DUNBAR

Arthur Lovel rendit souvent visite à Maudeley-Abbey. Henri Dunbar lui fit bon accueil et le jeune homme n'eut pas la force de résister à la tentation. Il courut à sa perte comme l'imprudent papillon du soir court à la lumière qui va lui brûler les ailes. Il vint à Maudeley, il vit Laure Dunbar et passa des heures entières en sa compagnie, car sa présence était toujours agréable à l'impétueuse jeune fille. Pour elle il semblait être réellement ce qu'il avait promis qu'il serait un frère, bon, dévoué, affectueux mais rien de plus. Il était cher à Laure par le souvenir de leur heureuse enfance. Elle était reconnaissante envers lui et elle l'aimait, mais seulement de cet amour qu'elle aurait voué à un frère. Les sentiments plus sérieux qui pouvaient être cachés sous sa gaieté et ses franches allures dormaient encore au fond de son cœur.

Jour par jour, le jeune homme vint donc s'incliner devant la déesse de sa vie et il fut heureux, fatalement heureux auprès d'elle. Il oublia tout, excepté la jolie gure qui lui souriait. Il oublia même ces doutes ter-

ribles qui l'avaient assiégré à propos du meurtre de Winchester.

Peut-être n'aurait-il pu que difficilement oublier les soupçons qui étaient entrés dans son esprit après la première entrevue entre le banquier et sa fille, s'il avait vu souvent Henri Dunbar. Mais le maître de Maudeley-Abbey ne se montra que fort peu. Le riche banquier prit possession des appartements qui avaient été préparés pour lui et n'en sortit que pour se promener seul dans les allées ombrées du parc ou pour monter la magnifique bête qu'il avait choisie parmi les chevaux achetés par Percival Dunbar.

Ce cheval était un animal de toute beauté ; il était le produit d'un pur sang, mais sa charpente était forte et plus grande que celle d'une bête de race. Sa robe baie brune brillait comme du satin et ne contenait pas un seul poil blanc. Il avait le nez petit, les yeux grands, les oreilles et le cou longs. Il réunissait à lui seul toutes les qualités que l'Arabe prise si fort dans son coursier favori.

Henri Dunbar devint singulièrement attaché à cette bête. Il fit construire exprès pour elle une grande stalle dans un jardin particulier touchant à son cabinet de toilette, qui ainsi que le reste de ses appartements, était situé au rez-de-chaussée de l'abbaye. Au-dessus de cette stalle se trouvait la chambre du groom de M. Dunbar, et homme et cheval étaient sous la main du banquier à toute heure du jour et de la nuit.

Henri Dunbar montait à cheval généralement le matin de bonne heure ou vers le crépuscule après son dîner. C'était un homme fier et pas du tout sociable. Quand la gentry du comté vint lui souhaiter la bienvenue en Angleterre, il reçut ses visiteurs et les remercia de leur courtoisie. Mais il y avait dans ses manières quelque chose qui éloignait l'amitié au lieu de l'attirer. Il donna un grand dîner quelque temps après son arrivée à Maudeley mais quand les invitations plurent sur lui de toutes parts il les refusa les unes après les autres en alléguant pour prétexte sa mauvaise santé, sa constitution ayant, disait-il, cruellement souffert de son long séjour à Calcutta.

Et pourtant, il avait l'extérieur d'un homme vigoureux. Grand, large de poitrine et robuste, il était difficile de découvrir chez Henri Dunbar un des signes habituels de la mauvaise santé. Il était très-pâle, et cette pâleur changeante était le seul symptôme de la maladie dont il était atteint.

Il se levait de grand matin, montait son cheval favori, *Dragon*, pendant plusieurs heures, et puis il déjeunait. Après déjeuner, il s'asseyait dans son salon somptueux, et y passait sa journée tantôt à lire ou à écrire, et tantôt à réfléchir en silence, en contemplant les cendres rouges du foyer. A six heures, il dînait sans sortir de ses appartements, car il n'était pas assez bien, disait-il, pour dîner avec sa fille, et il veillait très-tard dans la soirée, non sans boire beaucoup, comme le bruit en courait à l'office parmi les domestiques.

On le respectait et on le craignait dans sa maison mais il n'était pas aimé. Ses manières taciturnes et réservées avaient une triste influence sur les serviteurs qui l'approchaient, et on le comparait, à son désavantage, à Percival Dunbar, son prédécesseur, qui avait été un bon maître cordial ayant toujours une bonne parole pour ceux qui le servaient, depuis l'imposante femme de charge en robe de soie à frou frou jusqu'au dernier garçon d'écurie.

Non, le nouveau maître de Maudeley-Abbey n'était pas aimé. Il vivait à l'écart et seul. Tout d'abord sa fille avait voulu l'arracher de sa solitude, et avait dé-

ployé toutes ses grâces et ses mignardises pour l'attirer hors de lui, mais elle s'aperçut que tous ses efforts étaient non seulement inutiles, mais encore désagréables à son père, et peu à peu le bruit de ses pas légers cessa de se faire entendre dans cette aile solitaire de la maison où s'enfermait Henri Dunbar.

Maudeley-Abbey était une grande vieille maison irrégulière qui avait été bâtie et agrandie sous cinq ou six règnes différents. La partie la plus ancienne du bâtiment était précisément cette aile droite qu'il avait choisie pour lui. Là, l'architecture datait de l'ère des Plantagenets ; les murs en pierre étaient épais et massifs, les fenêtres longues et étroites, et les armoires des premiers bienfaiteurs du monastère étaient gravées çà et là sur le verre richement coloré. Une tapisserie fanée couvrait les murs, le plafond à rinceaux était en chêne devenu noir avec le temps. Les fenêtres de la chambre à coucher de M. Dunbar ouvraient sur la cour de l'ancien cloître, où des moines encapuchonnés s'étaient jadis promenés à l'ombre des grands arbres. Au centre de cette cour triangulaire se trouvait un jardin, où les grandes roses d'outre-mer et les dahlias à la tige élancée se balançaient au soleil d'automne. C'était dans cette cour cloîtrée que M. Dunbar avait fait construire la stalle de son cheval favori.

Le côté sud de Maudeley-Abbey était d'une époque plus rapprochée. Les fenêtres et les cheminées, dans cette aile de maison, étaient du style Tudor ; les chambres n'avaient pas les mêmes dimensions que les salons à tapisserie qu'occupait le banquier, et l'élégant ameublement moderne contrastait agréablement avec les châssis à fiches du règne d'Elisabeth et les bords de cheminée en chêne sculpté. Tout ce qu'une fortune illimitée peut faire pour embellir une maison, avait été fait pour l'aile sud par Percival Dunbar, et un succès complet avait été le résultat de ses efforts. Le grand-père affolé avait pris plaisir à orner les appartements occupés par sa jeune compagne, et miss Dunbar avait marché sur des tapis de velours et dormi sous des rideaux en satin, depuis qu'elle avait été confiée aux soins du vieillard.

Elle était habituée au luxe et à l'élégance, et accoutumée à voir autour d'elle tout ce qui est raffiné et beau, mais elle avait cette inépuisable faculté de jouissance qui est peut-être l'un des plus beaux attributs d'une nature jeune et fraîche, et ne s'était jamais dégoûtée de la charmante demeure arrangée et ornée pour elle.

Laure Dunbar était une enfant gâtée de la fortune, mais il y a des natures qui ne peuvent que très-difficilement être gâtées, et je crois que la sienne devait être du nombre.

Elle ne connaissait pas l'ennui des heures qui s'écoulaient. Pour elle, le monde semblait un paradis de beauté. Qu'on se souvienne qu'elle n'avait jamais vu la misère réelle ; elle n'avait jamais éprouvé ce sentiment maladif de désespoir qui gagne les plus endurcis d'entre nous, quand nous découvrons jusqu'à quel point la misère sans espoir règne, a régné et règnera à tout jamais sur cette terre. Elle avait vu des cottages envahis par la maladie, des enfants orphelins et des veuves désolées dans ses pèlerinages aux maisons des pauvres, mais elle avait toujours pu venir en aide à ces affligés et les consoler plus ou moins.

C'est la vue du malheur que nous sommes impuissants à soulager qui fait à notre cœur une vraie blessure, et qui pour quelque temps nous fait prendre en dégoût cet univers, où l'existence ne peut avoir son cours sans de semblables misères.

Pour Laure Dunbar, le monde était encore entièrement beau, car les sombres secrets de la vie ne lui avaient pas été révélés.

Une seule fois, l'affliction l'avait approchée, et, en cette occasion, elle avait revêtu une forme calme et solennelle. C'était été à l'époque où son grand-père, très-âgé, avait paisiblement terminé une vie heureuse et bonne dans les bras de sa petite-fille bien-aimée.

Peut-être son premier chagrin réel lui vint-il alors avec l'amère déception que lui procura le retour de son père en Angleterre. Dieu sait avec quelle tendresse la jeune fille avait soupiré après le moment où elle reverrait Henri Dunbar !... Ils avaient été séparés

Pendant la majeure partie de sa courte existence, mais qu'importait la séparation ! Il l'aimerait avec d'autant plus de force que la séparation avait été longue. Elle se proposait d'être pour son père ce qu'elle avait été pour son grand-père, une compagne aimante, un ange consolateur.

Mais ce rêve ne se réaliserait jamais ; son père repoussait son affection, les preuves étaient là, claires et incontestables. Il avait fui sa présence dès le début, et elle avait maintenant pris l'habitude de le fuir à son tour. Elle s'entretint avec Arthur Lovel de cette douleur inattendue.

« De toutes les pensées qui m'étaient jamais venues à l'idée, Arthur, celle-ci était la seule à laquelle je ne m'étais pas arrêtée, dit-elle à voix basse et d'un air pensif un soir qu'ils étaient tous deux dans la profonde embrasure de la fenêtre Tudor à regarder la vaste pelouse, où l'ombre des cèdres se projetait en taches noires argentées par la lune ; j'avais pensé que papa pourrait tomber malade en voyage et mourir, et que le navire, dont l'arrivée à bon port m'intéressait nuit et jour, ne m'apporterait peut-être que les cendres refroidies du mort. J'ai eu cette pensée, Arthur, et il m'est arrivé de rester éveillée toute la nuit à me laisser torturer par elle, au point que mon esprit se représentait ce sombre tableau, et que je voyais mon père dans sa petite cabine sur le vaisseau, étendu sans forces sur un lit étroit, et n'ayant autour de lui que des étrangers pour le consoler à sa dernière heure. Je ne puis vous dire toutes les craintes qui sont venues m'assaillir, mais jamais, jamais je n'aurais pensé qu'il ne m'aimerait pas. J'ai même songé parfois qu'il était bien possible qu'il ne ressemblât pas à mon grand-père, et qu'il fût un peu méchant de temps en temps quand je l'aurais ennuyé ou chagriné, mais je me figurais que son cœur serait à moi quand même, et que dans ses moments les plus terribles il m'aimerait tendrement en souvenir de ma mère. »

La voix lui manqua et elle sanglota tout haut ; mais le jeune homme, debout à côté d'elle, n'eut aucune parole de consolation à lui dire. Les plaintes de la jeune fille réveillèrent ce vieux soupçon qui avait sommeillé en lui depuis quelque temps : cette crainte horrible que M. Dunbar ne fût coupable de l'assassinat de son ancien valet.

Le jeune avoué se vit pourtant forcé de dire quelque chose.

C'était trop de cruauté que de se trouver à côté de cette jeune fille qui sanglotait et de ne pas essayer de la consoler.

« Laure ! chère Laure ! dit-il, ceci est de l'enfantillage, croyez-moi. Il vous faut prendre patience et avoir confiance en l'avenir. Comment votre père pourra-t-il faire autrement que de vous aimer quand il aura appris à vous connaître ? Vous avez peut-être trop exigé de lui. Rappelez-vous que les personnes qui ont longtemps vécu dans les Indes-Orientales sont sujettes à avoir des manières froides et languissantes. Lorsque M. Dunbar vous aura vue plus souvent et vous connaîtra mieux, lorsqu'il sera habitué à votre compagnie... »

— Ceci n'arrivera jamais, répondit Laure avec impétuosité. Comment pourra-t-il mieux me connaître, puisqu'il m'évite avec tant de soin ? Il s'écoule parfois des journées entières sans que je le voie. Alors, je fais appel à tout mon courage et je pénètre dans ses tristes appartements. Il me reçoit gracieusement et me traite avec beaucoup de politesse. De la politesse à moi ! qui soupire après son affection. Je reste ensuite quelques instants pour m'informer de sa santé et je tâche d'être à mon aise en sa présence ; mais il y a toujours dans ses manières une impatience nerveuse qui me dit très clairement que je ne suis pas la bienvenue auprès de lui, et je finis par m'éloigner le cœur brisé ! Je me rappelle maintenant combien les lettres qu'il m'écrivait de l'Inde me paraissaient courtes et froides ; il avait toujours, pour s'excuser, que que affaire pressante ; mais il finissait rarement sa lettre sans me dire qu'il songeait avec joie au moment où nous nous reverrions. C'était bien cruel à lui de me tromper ainsi. »

Arthur Lovel n'était pas un habile consolateur. Dès la première entrevue, il avait vainement essayé d'ai-

mer Henri Dunbar. Depuis cette étrange scène dans Portland-Place, il avait soupçonné le banquier d'un lâche assassinat, du crime le plus horrible entre tous, car il enlève à l'homme qui l'a commis la sympathie de ses semblables et lui imprime au front le sceau d'une malédiction contre laquelle la pitié humaine se révolte. Ah ! il faut que la bonté et la miséricorde de Dieu soient illimitées, puisqu'il sait en prendre pitié ceux que l'homme, cette créature pécheresse, repousse impitoyablement.

## XXVI.—L'ESPÉRANCE RENAIT

Jocelyn's-Rock était à dix milles de Maudeley-Abbey et à un mille seulement de la ville de Shorncliffe. C'était une résidence superbe qu'avait toujours habitée la même famille depuis l'époque des Plantagenets.

La maison était perchée sur une falaise au-dessous de laquelle une cascade bondissait de roc en roc et se jetait dans un courant rapide que formait un bras de l'Avon. Cette cascade était à quarante pieds au-dessous du plateau sur lequel se dressait la maison.

La maison n'était pas très-grande, car la partie la plus vieille était tombée en ruine depuis longtemps, et les tours effondrées, ainsi que les murs écroulés, avaient été balayés ; mais c'était une noble résidence quand même.

Une tour octogonale avec un toit en créneaux, se dressait encore aussi ferme qu'elle l'avait été sous les premiers Plantagenets, lorsque des soldats rebelles avaient battu du bélier les pierres grises des murs. La maison était entièrement construite en pierres et le porche gothique était aussi magnifique que le porche d'une église. A l'intérieur tout était splendeur, mais cette splendeur était bien différente de la moderne élégance qui régnait dans les appartements de Maudeley-Abbey.

A Jocelyn's-Rock, le sceau de l'âge était imprimé sur chaque décor, sur chaque ornement. Une armure, qui avait été bosselée par les cimenterres des Sarrasins, était accrochée aux panneaux noirs du sombre vestibule. Des princes du sang royal s'étaient assis dans les lourds fauteuils en chêne sculpté. Une reine avait dormi dans le lit de parade que renfermait la chambre à tentures de satin bleu. De loyaux Jocelyns, combattant pour leur roi contre des Têtes-Rondes de basse extraction, s'étaient cachés dans les vastes cheminées, ou avaient évité la mort en fuyant par les passages secrets de la tapisserie. Il y avait de vieux tableaux et des coupes antiques ciselées que des siècles passés avaient trouvés et achetés dans le pays des Médicis. Il y avait des habioles coûteuses en fragile porcelaine de Sèvres qu'un des comtes de la famille avait reçues des mains de la charmante Pompadour elle-même. Il y avait de la vaisselle en or qu'un roi avait donnée à son jeune et fier favori, à cette époque de la féodalité où les favoris étaient puissants en Angleterre. Il existait à peine dans la maison un objet de quelque valeur sans une histoire particulière qui s'y rattachât, histoire proclamant bien haut l'honneur et la gloire de l'ancienne maison des Jocelyns.

Cette splendide demeure, rendue presque sacrée par des souvenirs légendaires et de hauts faits historiques, était maintenant la propriété de Philippe Jocelyn, le piéton aux pieds meurtris qui s'était estimé très-heureux de vendre son meilleur tableau pour quelques shillings à M. Moulem, le prêteur sur gages.

Le jeune homme prit possession à lui seul de tout l'héritage de son cousin. La comtesse était morte le lendemain du jour où avait expiré son enfant, et elle reposait tenant son fils sur son sein refroidi dans le caveau des Jocelyns, au-dessous du sanctuaire de l'église de Shorncliffe.

Le caveau n'était pas un endroit bien gai ; mais le nouveau comte y descendit le jour des funérailles de son cousin, et vit les cercueils recouverts en velours rouge du comte et de la comtesse placés côte à côte dans une niche de pierres.

Philippe Jocelyn regarda la niche vide qui venait après celle qu'occupait le cercueil du défunt comte.

C'était là que serait placé son cercueil à lui quand l'heure fixée sonnerait. Combien de temps cette niche resterait-elle vide ? Sydney Jocelyn ne songeait pas plus à être couché là que Philippe ne s'attendait à y être apporté le lendemain.

Le jour fatal était arrivé et aucun présage n'avait annoncé sa venue.

Mais Philippe Jocelyn n'eut pas une larme pour son défunt cousin. Parfois dans ses rêves la scène du champ de course de Shorncliffe lui revint en mémoire. Il vit étendu le cavalier à la casaque de satin rouge, il entendit ce long gémissement qui avait retenti au milieu du bruit de la fête comme le cri de la fée. Mais ce ne fut qu'en rêve que le comte de Haughton actuel se souvint de celui qui foulait naguère de son pied le parquet en chêne de Jocelyn's-Rock. Philippe Jocelyn avait bu jusqu'à la lie la coupe de la pauvreté et il n'avait trouvé au fond du verre aucune inspiration. Il y a quelques hommes sur lesquels ce breuvage amer agit comme un vin généreux et leur donne une force sullisante pour conquérir la moitié du monde ; mais Philippe Jocelyn n'était pas du nombre.

Il avait tout l'égoïsme des Jocelyns et tout l'orgueil des Jocelyns. De quel droit avait-il été pauvre ? Où était la justice de ce monde, où des hommes comme lui pouvaient être piétinés par une multitude ignorante et sans valeur ?... Il n'avait pas appris à courber la tête sans se plaindre devant la volonté suprême de Dieu, et à accepter le fardeau qui pesait sur ses épaules.

Maintenant tout était différent. Il n'avait plus lieu de se plaindre de son sort. La haute position dans le monde à laquelle il avait droit et qui lui était due, en somme, lui avait été donnée à la longue, et Philippe, comte de Haughton, était heureux.

Mais l'enfant, le petit Georges, l'enfant de sa pauvreté, l'ange qui était venu vers Philippe Jocelyn dans ses mauvais jours, et dont l'amour enfantin avait exercé une heureuse influence sur l'homme du monde au cœur sec et désespéré, qu'était-il devenu, cet enfant ?

Il avait disparu. Tous les efforts de Philippe Jocelyn pour le retrouver avaient été inutiles. Depuis le moment où le père avait laissé le petit garçon sur la botte de foin, dans la tente, il n'en avait plus eu de nouvelles. Aucune des personnes à qui Philippe s'adressa ne se souvint d'avoir vu la femme dont Herr von Volterchoker avait donné le signalement. Personne, dans la tente, n'avait entendu crier l'enfant. Il avait disparu sans laisser derrière lui une trace qui pût le faire découvrir.

Philippe Jocelyn employa les plus habiles agents de la police secrète de Londres ; mais il n'obtint aucun résultat. Pendant un certain temps, il fut très inquiet au sujet de son enfant et ne trouva aucun plaisir à sa fortune et à sa grandeur nouvelles. Mais la douleur du père était trop impétueuse pour durer longtemps. Elle passa comme les nuages noirs qui assombrissent les cieux pendant quelques instants et qui disparaissent devant les rayons du soleil. Le comte de Haughton n'oublia pas l'enfant aux beaux cheveux dorés qui était maintenant l'héritier de Jocelyn's-Rock et de ses dépendances. Il n'oublia pas son fils. Il pensa souvent à lui et donna des ordres pour que les agents employés par lui ne cessassent leurs recherches que lorsqu'ils auraient découvert Georges mort ou vivant. La marque qu'il portait au bras servirait à constater son identité soit à l'heure présente, soit à l'avenir. L'enfant pouvait changer à mesure qu'il grandirait, mais la marque sur son bras était ineffaçable et subsisterait jusqu'à sa mort.

Peut-être Philippe Jocelyn aurait-il senti plus vivement la perte de son unique enfant, sans une circonstance qui opéra un changement complet dans son existence.

Il devint amoureux. Toute la poésie de sa nature, tous ses sentiments les meilleurs, tous les attributs les plus purs de sa nature imparfaite se concentrèrent en une passion. Philippe Jocelyn devint amoureux. Le puissant magicien agita sa baguette et tout l'univers se transforma en un pays féérique, un délicieux paradis, un Eden moderne tout rayonnant de l'éclat que répandait sur sa surface la figure d'une femme.

J'hésite presque à redire cette vieille, vieille histoire : l'histoire éternelle de l'amour à première vue.

C'est chose très belle que cet amour soudain, qui naît d'un regard jeté sur la merveilleuse figure qui a été créée pour nous fasciner ; mais je doute fort, en somme, que ce ne soit pas une des formes les plus viles de la grande passion. L'amour qui commence avec l'estime, qui grandit lentement à mesure que nous connaissons la personne aimée, est à coup sûr le type le plus saint et le plus pur de l'affection.

Cet amour dont nous observons rarement le développement, cet amour qui nous apparaît tout à coup comme l'aurore dans le ciel à l'orient, jette de plus profondes racines et devient un arbre plus grand que cette plante qui pousse spontanément et se nomme l'amour à première vue. Il manque peut-être à l'arbre les brillantes couleurs de la fleur exotique, mais ses racines enlacent fortement le cœur.

L'homme qui devient amoureux à première vue, l'est généralement de deux beaux yeux bleu tendre et d'un nez grec au profil délicat. L'homme qui aime la femme qu'il a étudiée et appréciée, l'aime parce qu'il la croit la plus pure et la plus sincère de son sexe.

Dans ce dernier cas, l'amour c'est la foi. Le cœur qui aime ne peut douter de la femme qu'il adore, car il l'adore parce qu'il la croit au-dessus du doute. L'amour d'Othello fut sans doute un amour à première vue. Il aimait Desdémone parce qu'elle était jolie et qu'elle le regardait avec une douce compassion de jeune fille peinte sur sa figure pendant qu'il lui racontait ses histoires prolixes, sans doute avec toutes les licences que se permet un voyageur, dans le salon de Brabantie.

Le général à face noire aimait la jeune Vénitienne parce qu'elle attira son admiration, et non parce qu'il la connaissait. Aussi, plus tard, fut-il tout prêt, par suite de quelques viles insinuations d'un scélérat, à croire que cette douce et compatissante jeune fille était la plus basse et la plus perverse des femmes.

Hamlet n'eut pas agi de la sorte si la destinée lui avait permis d'épouser la femme qu'il aimait. On peut être sûr que le prince danois avait observé de près Ophélie, qu'il connaissait à fond le bon et le mauvais côté du caractère de cette infortunée, et qu'il lui avait parfois tendu des pièges en causant avec elle, pour voir si elle n'avait pas hérité de son père, Polonius, d'un peu de cette fausseté qui était le trait distinctif du courtisan à l'échine flexible. Le prince de Danemark eût peut-être été un mari un peu remuant et inquiet, mais il n'aurait jamais eu recours à un traître oreiller à l'instigation d'un misérable coquin.

Malheureusement, il est des femmes qui préfèrent l'Othello passionné et terrible au métaphysique et sentimental Hamlet. Les folles créatures se laissent entraîner par le bruit et les paroles, et accordent le plus de confiance à celui qui crie le plus haut.

Philippe Jocelyn et Laure Dunbar se rencontrèrent à un dîner que le millionnaire offrit à ses amis pour célébrer son retour, et le comte de Haughton devint amoureux de la jolie fille du banquier.

Il l'aimait avec ardeur et dévouement à sa manière d'homme à tête folle. Il était un vrai Jocelyn, impétueux, bouillant, hardi ; et, à partir du jour où avait eu lieu le dîner à Maudeley-Abbey, il ne rêva plus que de Laure Dunbar. Dès ce moment, il hanta les environs de Maudeley-Abbey. Il y avait à travers le parc un petit sentier où pouvait passer un homme à cheval, et ce sentier conduisait à un petit village nommé Lisford. Si ce village primitif du comté de Warwick eût été l'endroit le plus attrayant de la terre, le jeune comte de Haughton l'aurait à peine visité plus souvent qu'il ne faisait.

Dieu sait quel charme il trouvait dans la vieille rue irrégulière et obscure, et dans le marché aux pavés pointus qu'entouraient des portes en fer rouillées surmontées de l'écusson des Jocelyns. L'herbe croissait dans le paisible quadrangle, la tour carrée de l'église était à moitié cachée sous le lierre qui la recouvrait, et les toits en pignon des cottages commençaient à s'effondrer sur les bords tant ils étaient vieux. L'endroit en lui-même n'était guère fait pour offrir une bien grande attraction à un nouveau seigneur de Jocelyn's-Rock, dans toute la vigueur de sa seconde jeu-

nesse à peine commencée ; et pourtant Philippe Jocelyn s'y rendit trois fois par semaine en moyenne, à partir de l'époque qui suivit le dîner de Maudeley-Abbey.

La grande route était le plus court chemin de Jocelyn's-Rock à Lisford, mais Philippe Jocelyn ne se souciait pas de prendre le plus court chemin. Il préférait suivre le charmant petit sentier à travers le parc de Maudeley, la délicieuse arcade gazonnée que formaient les branches entrelacées des vieux ormes et où régnait une demi-obscurité qu'envahissaient çà et là quelques rayons de soleil. Les bruyères légères tremblaient au souffle de la brise d'automne, l'odeur des pins parfumait l'air, et à travers les basses branches des arbres apparaissait de loin en loin un coin bleu des étangs à moitié dérobés au regard par les feuilles vertes des nénufars. Le calme solennel de ce bois rappelait le calme sacré d'une église, et en passant par là le comte de Haughton avait de grandes chances de rencontrer Laure Dunbar.

Il la rencontra très souvent, non pas seule, car la fidèle Elisabeth Madden était toujours avec elle pour sauver les apparences et veiller de près sur les intérêts de sa jeune maîtresse, mais il arrivait malheureusement que la fidèle Elisabeth était très-corpulente et un peu asthmatique, et quoique miss Dunbar n'eût pu trouver de duègne plus dévouée, elle aurait pu certainement en avoir une plus ingambe.

A l'ombre des ormes entrelacés, au milieu des bruyères qui se balançaient au vent, Laure Dunbar et le comte de Haughton se rencontrèrent très-souvent pendant la belle saison d'automne. Leurs rencontres, cela va sans dire, furent simplement accidentelles, comme elles le sont toujours en pareil cas, mais elles n'en furent pas moins agréables quoiqu'elles n'eussent rien de certain.

Peut-être même furent-elles d'autant plus charmantes à cause de cette incertitude. Ils éprouvèrent tous deux cette délicieuse fièvre de l'attente qui tient constamment en haleine deux cœurs jeunes et ardents. Les rougeurs soudaines de Laure doublèrent sa beauté déjà merveilleuse. Philippe Jocelyn tressaillit de joie et d'étonnement, et ses beaux yeux bleus étincelaient quand il voyait approcher sous les arbres la forme élégante de la jeune fille. Comme elle paraissait belle avec les plis de sa robe de soie pourpre traînant sur l'herbe couverte de rosée, et la brillante auréole que dessinaient autour de ses cheveux dorés les mobiles rayons de soleil ! Elle portait parfois un petit chapeau coquet à bords relevés et orné d'une plume de paon, et parfois aussi une capeline en paille jaune à larges bords et à rubans flottants et surmontée d'une touffe de fleurs posée sur le côté. Elle avait toujours avec elle son chien Pluton et portait généralement sous son bras un volume d'un nouveau roman. J'ai honte réellement de confesser que cette jeune héritière était très-frivole et aimait mieux lire des romans que de cultiver son esprit en parcourant des ouvrages d'histoire sérieux ou en étudiant les sciences naturelles. Elle passait ses journées dans une heureuse paresse... lisant, dessinant, jouant du piano, chantant et causant quelquefois gaiement, quelquefois sérieusement avec sa fidèle vieille nourrice et compagne, ou avec Arthur Lovel, suivant les circonstances. Elle avait son joli pur-sang qui lui avait été donné par son grand-père, mais elle dépassait rarement le domaine dans ses promenades à cheval, car elle n'avait d'autre compagnon de course qu'un vieux groom aux cheveux gris qui avait chevauché à la suite de Percival Dunbar pendant quarante ans environ.

Philippe Jocelyn se rendait généralement à Lisford à cheval, mais lorsqu'il lui arrivait, ce qui était fréquent, de rencontrer miss Dunbar et sa vieille compagne se promenant sous les vieux ormes, il avait coutume de mettre pied à terre et de marcher à côté de Laure en tenant son cheval par la bride. Parfois il trouvait la jeune fille assise sur un petit tabouret portatif au pied de l'un des arbres et dessinant des effets de lumière et d'ombre dans les fourrés autour d'elle. En pareilles occasions, le comte attachait son cheval à une branche basse du premier orme venu et se pos-

tant à côté de miss Dunbar il s'amusait à lui donner une leçon de perspective.

Par la suite, ces rencontres devinrent une véritable habitude. Des heures particulières furent fixées pour ces études artistiques, et Philippe Jocelyn cessa complètement d'aller à Lisford. Il se contenta de passer presque toutes ses matinées sous les ormes de Maudeley. Il trouva que la fille du banquier était une élève très-intelligente, mais je crois que miss Dunbar, eût-elle été moins intelligente, son maître de dessin eût été patient avec elle, et n'en aurait pas moins continué à se plaire sous les vieux ormes plus que partout ailleurs.

Mais septembre et octobre sont des mois d'automne, et leur plus beau soleil n'est après tout qu'une lueur trompeuse en comparaison de l'éclat éblouissant de juillet. Le temps devint trop froid pour les leçons de dessin sous les ormes et les rencontres ne furent plus possibles entre miss Dunbar et son aristocratique maître.

« Je ne puis permettre à ma jeune lady d'attraper un rhume, milord, pour toutes les perspectives du monde, dit la fidèle Elisabeth, j'ai parlé de cela à son père pas plus tard que l'autre jour, mais, bonté divine, il vaudrait autant s'adresser à un morceau de bois qu'à M. Dunbar. Si miss Laure vient au parc maintenant, ce n'est qu'après s'être bien enveloppée de fourrures, et encore il faut qu'elle marche vite pour ne pas frissonner. Je vous demande un peu si cela vaut la peine de s'exposer au froid pour dessiner des troncs d'arbres et autres bêtises semblables ? »

Mistress Madden fit cette observation d'un ton de voix un peu désagréable un matin que lord Haughton demandait la faveur d'une autre leçon de dessin. Le fait est à vrai dire qu'Elisabeth Madden n'avait pas la conscience bien à l'aise à cause de la part qu'elle avait prise à cette amitié soudaine qui s'était établie entre Laure Dunbar et Philippe Jocelyn. Elle sentait qu'elle s'était un peu relâchée dans ses devoirs de de duègne, et elle était colère contre elle-même. Mais sa colère et ses remords de conscience n'étaient rien en comparaison de son indignation contre le comte de Haughton.

Pourquoi n'offrait-il pas immédiatement sa main à Laure Dunbar ?

Mistress Madden s'était attendue à la proposition du comte pendant les quelques dernières semaines, et chaque journée nouvelle lui avait apporté un désappointement fâcheux. Et pourtant elle était parfaitement convaincue que Philippe Jocelyn aimait sa jeune maîtresse. L'œil pénétrant de la vieille matrone avait deviné les sentiments du jeune homme bien longtemps avant que Laure Dunbar osât se dire tout bas qu'elle était aimée. Pourquoi donc alors ne se déclarait-il pas ? Qui mieux que Laure Dunbar avec son splendide douaire de richesse et de beauté pouvait convenir pour femme au maître de Jocelyn's-Rock.

Pleine de ces ambitieuses pensées, Elisabeth Madden avait joué son rôle de duègne avec assez de discrétion pour fournir aux jeunes gens de nombreuses occasions de causer en tête-à-tête, de se faire leurs confidences et de roucouler doucement comme les ramiers dans les bois. Mais dans toutes ces conversations aucun mot ayant trait à une offre de mariage n'était tombé des lèvres de Philippe Jocelyn.

Il aimait, mais il n'osait pas déclarer son amour. L'image de sa femme se dressait entre lui et Laure Dunbar ; et souvent alors qu'il était dans ses plus grands moments de bonheur, sa belle figure s'assombrissait tout à coup et il quittait Laure après quelques courtes et froides paroles d'adieu.

Ainsi lorsque le temps fut devenu triste et froid les leçons de dessin cessèrent et le maître se sépara de son élève.

(A suivre)

Ce remarquable feuilleton est commencé dans le No du 5 mai. On peut se procurer les numéros précédents en s'adressant à l'administration.